

Les Signes des Temps

„Quand vous verrez toutes ces choses, sachez que le Fils de l'homme est proche et à la porte.“ Matth. 24 : 33.

5^{ME} ANNÉE, NO. 12.

BALE (SUISSE), JUIN 1881.

60^{ME} NUMÉRO.

LES SIGNES DES TEMPS

JOURNAL MENSUEL

publié par la Société des Adventistes du Septième Jour.

COMITÉ de la Société. { J. N. Andrews,
J. Erzenberger,
Pierre Schild.

PRIX D'ABONNEMENT FR. 5
par an ou par volume de 12 numéros.

S'adresser : Mr J. N. ANDREWS, Bureau des SIGNES DES TEMPS, Bâle, (Suisse).—L'année de ce journal commence au mois de juillet, mais on peut commencer l'abonnement à toute autre époque si on le désire.—Ceux qui veulent nous envoyer de l'argent pour notre journal ou pour des traités peuvent, s'il leur est difficile d'envoyer un mandat, nous envoyer des timbres postes suisses ou français, surtout lorsqu'il ne s'agit que de petites sommes.

Articles Variés.

HISTOIRE DU MASSACRE

—DE—

LA ST.-BARTHÉLEMY EN 1572.

PAR JOHN S. C. ABBOTT.

TROISIÈME ET DERNIER ARTICLE.

QUAND les ténèbres de la nuit eurent fait place à la lumière du jour, le dimanche matin, 25 août 1572, Paris fut témoin d'un spectacle que ses rues ont rarement présenté, quoique cette ville soit renommée par son esprit sanguinaire. La ville retentissait encore du plus effrayant de tous les tumultes : des clameurs d'une populace furieuse. Les pavés étaient couverts de corps sanglants. Des hommes, des femmes, des enfants fuyaient encore dans toutes les directions, blessés et ensanglantés, poursuivis par d'impitoyables assassins, poussant des rires diaboliques et enivrés de sang. On entendait de toutes parts des coups de feu, quelquefois d'une manière si continue, qu'on aurait dit des pelotons de soldats tirant sur leurs victimes, tandis que des coups isolés, dans chaque quartier de la grande ville, prouvaient que le massacre était général.

De misérables ivrognes couverts de sang, marchaient menaçants le long des rues, avec des gestes obscènes et faisant des hurlements de démons, à la chasse des Protestants. Des corps déchirés et sanglants pendaient aux fenêtres et des têtes coupées roulaient sur les pavés comme des ballons. On voyait des prêtres, dans leurs robes sacerdotales, le crucifix élevé, encourageant avec des exclamations fanatiques les meurtriers à ne point se lasser dans l'œuvre sacrée d'exterminer les ennemis de Dieu. Les nobles et les généraux de la cour se pressaient

à cheval dans les rues, avec des suites superbes, encourageant de la voix et du bras à massacrer tous les hérétiques indistinctement.

«Qu'il ne reste pas un Protestant,» dit le roi, «pour me le reprocher après.»

Pendant toute une semaine, le massacre continua, et l'on a calculé que dans tout le royaume, quatre-vingt à cent mille Protestants furent tués.

Charles lui-même, avec Catherine et les nobles mais impudiques dames qui déshonoraient sa cour, sortirent au matin, en costumes splendides, dans les rues ensanglantées. Les dames contemplèrent gaiement et avec des gestes obscènes les corps morts des Protestants empilés devant le Louvre. Une des suivantes, terrifiée par cet horrible spectacle, désirait se retirer, alléguant que les corps répandaient déjà une mauvaise odeur. Charles répliqua inhumainement : «L'odeur d'un ennemi mort est toujours agréable.»

Le jeudi de cette semaine, après quatre jours employés à tirer sur les fugitifs et à achever cette œuvre sanguinaire, le clergé parcourut les rues en processions triomphales, avec des prières joyeuses et des hymnes rendant grâce à Dieu de leur grande victoire. Les chaires catholiques retentirent de glorieuses harangues, et en l'honneur de cet événement, on frappa une médaille avec cette inscription : «La piété a réveillé la justice.»

Le massacre continua dans les provinces de France les plus éloignées, car les Protestants furent poursuivis dans toutes leurs retraites. Dans quelques départements, comme dans la Saintonge et le Bas Languedoc, les Protestants étaient si nombreux que les Catholiques n'osèrent pas les attaquer. Dans quelques autres provinces, ils étaient en si petit nombre que les Catholiques, n'ayant rien à craindre d'eux, les épargnèrent, et dans les districts ruraux, partiellement occupés, les paysans refusèrent de tremper leurs mains dans le sang de leurs voisins. Plusieurs milliers de Protestants, à travers le royaume, échappèrent ainsi.

Mais dans presque toutes les villes populeuses, où la population catholique prédominait, le massacre fut universel et sans distinction. A Meaux, quatre cents maisons de Protestants furent pillées et détruites, et leurs habitants, sans égard pour le sexe ou l'âge furent entièrement exterminés. A Orléans il y avait trois mille Protestants. Une troupe de cavaliers armés parcourut furieusement les rues en criant : «Courage, garçons ! tuez-les tous, et puis vous partagerez leurs propriétés.» A Rouen, beaucoup de Protestants s'enfuirent à la première alarme. Le reste fut arrêté et jeté en prison. Ils furent ensuite amenés dehors un à un et assassinés froidement. Six cents furent ainsi tués. Telles furent les scènes qui se passèrent à Toulouse, Bordeaux, Bourges, Angers, Lyon et dans des vingtaines d'autres villes de France. Il est impossible d'évaluer avec

précision le nombre des victimes. Le duc de Sully estimait leur nombre à soixante-dix mille ; l'évêque Préfixe, [historien catholique] à cent mille. Cette dernière estimation n'est probablement pas exagérée, si nous comptons ceux qui, parmi les malheureux fugitifs fuyant de leurs demeures, moururent de froid, de faim, de fatigue, et par suite des maux sans nombre qui furent les résultats de cette grande calamité.

Parmi toutes ces scènes d'horreur, on aime à raconter plusieurs exemples de généreuse humanité. Dans le barbarisme de ces temps-là, le duel était très-commun. Un officier catholique nommé Vessins, qui était un des hommes les plus rudes et les plus irritables de France, avait une querelle particulière avec un officier protestant dont le nom était Regnier. Ils s'étaient cherchés mutuellement à Paris pour obtenir la satisfaction que pouvait leur donner le duel. Au milieu même du massacre, comme Regnier était en prière avec un serviteur, (car à cette époque, le duel et la prière n'étaient pas jugés comme incompatibles) il entendit enfoncer la porte de sa demeure, et regardant autour de lui, s'attendant à une mort immédiate, il vit son ennemi Vessins entrer hors d'haleine et dans une grande excitation. Regnier, voyant que toute résistance était impossible, présenta tranquillement sa poitrine à son ennemi, en disant : «Vous aurez une victoire facile.»

Vessins ne répondit rien, mais il ordonna au valet de trouver le manteau et l'épée de son maître. Puis conduisant Regnier dans la rue, il le fit monter sur un fort cheval et l'escorta hors de la ville avec quinze hommes armés. Il ne s'échangea pas un mot entre eux. Arrivés dans un petit bosquet, à peu de distance de la demeure de l'officier protestant, Vessins lui ordonna de descendre, de prendre son épée et de se défendre, disant : «Ne croyez pas que je recherche votre amitié par ce que j'ai fait ; tout ce que je désire, est de vous enlever la vie honorablement.»

Regnier jeta son épée en disant : «Jamais je ne me battraï avec un homme qui m'a sauvé la vie.»

«Très-bien,» répliqua Vessins, et il le quitta en lui faisant présent du cheval sur lequel il était venu.

Quoique les ordres du roi, envoyés dans les diverses provinces de France pour y accomplir le massacre, fussent généralement suivis, il y a pourtant des exemples de vertu distingués, où l'on vit des Catholiques de haut rang, non-seulement refuser de tremper leurs propres mains dans le sang, mais encore exposer leurs vies pour protéger les Protestants. L'évêque de Lisieux, exerçant une charité vraiment chrétienne, sauva tous les Protestants de la ville sur laquelle il présidait. Le gouverneur de l'Auvergne, répondit à la lettre secrète du roi dans les termes suivants :

«Sire, j'ai reçu un ordre, sous le sceau de votre Majesté, de mettre à mort tous les

Protestants de la province, et si, à Dieu ne plaise, l'ordre est vrai, je respecte encore trop votre Majesté pour y obéir.»

Le roi avait envoyé le même ordre au commandant de la ville de Bayonne, le Vicomte d'Orthez. Les nobles paroles qui suivent furent envoyées en réponse :

«Sire, j'ai communiqué les ordres de votre Majesté aux habitants de la ville et aux soldats de la garnison, et je n'y trouve que de bons citoyens et de braves soldats, *mais pas un bourreau*; c'est pourquoi, eux et moi, prions très-humblement votre Majesté d'employer nos bras et nos vies à des entreprises telles que nous puissions nous y engager consciencieusement. Quelque périlleuses qu'elles puissent être, nous voulons volontiers y verser la dernière goutte de notre sang.»

Ces deux hommes, au cœur si noble, moururent bientôt d'une manière soudaine et mystérieuse. Peu de personnes mettent en doute que le poison fut employé par les ordres de Charles.

La loi française demandait que les Protestants fussent poursuivis à mort. C'était la loi que le roi avait promulguée et envoyée par ses propres messages aux officiers royaux. Mais il y a — il y a une LOI SUPÉRIEURE à celle des rois de la terre. Ces nobles hommes lui rendaient obéissance. Ils scellèrent de leur propre sang leur fidélité à cette LOI SUPÉRIEURE. Ils furent martyrs et non pas fanatiques.

Le troisième jour après le massacre, le roi assembla le parlement de Paris, et fit l'aveu public de la part qu'il avait prise dans cette horrible tragédie, et il donna les raisons qui l'avaient influencé dans cet acte. Quoiqu'il espérât avoir rendu silencieuses, dans la mort, toutes les bouches protestantes, en France, il savait que le récit en serait fait dans toute l'Europe. Il déclara donc, pour justifier son acte, qu'il avait, «comme par miracle,» découvert une conspiration protestante contre sa vie et celle de toute sa famille.

Cette accusation, pourtant, faite pour le moment, fut vite abandonnée et oubliée. Il n'y avait pas la moindre vraisemblance d'un pareil dessein.

Le parlement, pour donner quelque semblant de justice à l'accusation du roi, porta un jugement à la mémoire de Coligny. Ils le condamnèrent à être pendu en effigie; et ordonnèrent que ses armes fussent traînées par un cheval à travers les principales villes de France; que son magnifique château de Châtillon fût rasé jusqu'aux fondations, pour n'être jamais rebâti; que ses champs fertiles, auxquels il prenait tant de plaisir, fussent laissés en friche et semés de sel; que ses portraits et ses statues fussent détruits, partout où il s'en trouverait; que ses enfants perdissent leur titre de noblesse; que tous ses biens et domaines fussent confisqués au profit de la couronne, et qu'un monument de marbre fût élevé sur lequel serait gravée cette sentence de la cour, pour transporter à la postérité sa prétendue infamie. Ainsi fut puni sur la terre, un des plus nobles serviteurs de Dieu et des hommes. Mais il y a un jour de jugement à venir. L'oppressur n'a plus qu'un court moment. Il y a une éternité pour rendre justice à l'opprimé.

Malgré ce général et affreux massacre, les Protestants étaient loin d'être exterminés. Plusieurs nobles, entourés de leurs gardes dans leurs châteaux éloignés, soupçonnant quelque tromperie, avaient refusé d'aller à Paris pour assister au mariage de Henri et de Marguerite. D'autres qui étaient allés à Paris, alarmés par l'attaque dirigée contre l'amiral Coligny, se retirèrent immédiate-

ment chez eux. Quelques-uns se cachèrent dans leurs galetas, leurs caves, leurs puits, jusqu'à ce que le massacre fut passé. Comme il a été constaté, dans quelques villes, les gouverneurs refusèrent de se mêler à cette boucherie, et dans d'autres, les Protestants ayant la majorité, purent se défendre eux-mêmes avec leurs propres armes, dans les murs occupés par leurs propres soldats.

Quoique, dans la première panique causée par l'épouvantable massacre, les Protestants ne firent aucune résistance, mais se livraient avec soumission à l'épée de l'assassin, ou cherchaient leur salut dans la fuite ou la retraite, bientôt l'indignation prit la place de la peur. Ceux qui avaient fui du royaume dans des états protestants se rallièrent. En France, les survivants commencèrent à compter leur nombre et à organiser leurs forces pour leur propre défense. De toutes les parties protestantes de l'Europe s'éleva un cri d'horreur et d'exécration à l'ouïe de ce crime sans pareil. Dans bien des lieux, les Catholiques eux-mêmes semblèrent effrayés en contemplant l'action qu'ils avaient commise. De plusieurs royaumes protestants on envoya des paroles de sympathie pour ces martyrs d'une foi pure, avec l'assurance d'aide et de secours efficaces. Les Protestants reprirent vite courage. De toute la contrée, ils accoururent dans ces villes fortifiées qui restaient encore en leur pouvoir.

Lorsque les fugitifs de France, amaigris, pâles et éperdus, les habits déchirés et couverts de poussière, firent en Angleterre, en Suisse, et en Allemagne, le récit de l'horrible massacre, les cœurs de leurs auditeurs furent glacés d'horreur. Un jour de prière et de jeûne fut institué à Genève, et il est observé encore de nos jours. En Ecosse toutes les églises frémissaient à ce récit; et Knox, dont l'esprit inflexible était formé pour ces temps de fer, empruntant le langage des prophètes, s'écria du haut de la chaire: «La sentence est portée contre ce meurtrier, le roi de France; la vengeance de Dieu ne se retirera pas de sa maison; son nom sera en exécration à perpétuité.»

La cour de France, alarmée par l'indignation qu'elle avait soulevée, envoya un ambassadeur à Londres avec une misérable apologie du crime, en prétendant que les Protestants avaient conspiré contre la vie du roi. L'ambassadeur fut reçu à la cour de la reine avec une froideur et une tristesse effrayantes. Des arrangements furent pris pour donner à cette audience la plus grave solennité. Toute la cour était en longs habits de deuil; une sévère et sombre tristesse était sur tous les visages. L'ambassadeur écrasé, consterné par cette réception, fut entendu, s'écriant, le cœur plein d'amertume: «J'ai honte de porter le nom de Français!»

Il entra pourtant en la présence de la reine, passant devant la longue ligne des courtisans silencieux qui refusèrent de le saluer ou même de l'honorer d'un regard, bégaya son odieuse apologie, et, ne recevant point de réponse, se retira couvert de confusion.

Cette nouvelle fut accueillie bien différemment à la cour de Rome. Le messenger qui l'apportait fut accueilli avec des transports de joie, et fut récompensé par mille pièces d'or. Les canons tirèrent, les cloches sonnèrent et une immense procession, avec tous les ornements de réjouissance ecclésiastique, parada dans les rues. On chanta une messe d'actions de grâce pour la grande victoire remportée sur les ennemis de l'Eglise. Une médaille fut frappée pour commémorer cet événement (*); et Charles et Catherine fu-

rent nommés par la parole infallible de Sa Sainteté, les favoris particuliers de Dieu. L'Espagne et les Pays-Bas s'unirent à Rome dans cette infâme allégresse. Philippe II écrivit de Madrid à Catherine: «Cette nouvelle est la plus grande et la plus glorieuse que j'aie pu recevoir.» (*)

Tel fut l'affreux massacre de la St.-Barthélemy. Quand on le considère sous tous ses aspects de perfidie, de cruauté, de lâcheté, il doit être regardé comme le plus grand crime raconté dans l'histoire. Ce fut sous le voile de l'amitié que les victimes furent attirées à Paris. Elles furent reçues avec des protestations solennelles de paix et de protection. Les gouverneurs du royaume mirent l'épée dans les mains d'un peuple ignorant et dégradé. Les prêtres, professant être les ministres de Jésus-Christ, poussaient une multitude aveugle, par les excitations du fanatisme, à exterminer ceux qu'ils dénonçaient comme ennemis de Dieu et des hommes. Après que ces atrocités eurent été commises, princes et prêtres, les mains souillées de sang, accoururent devant les autels de Dieu, notre commun Père, pour le remercier de ce que le massacre avait été accompli.

Les annales du monde sont pleines de récits de crimes et de malheurs; mais le massacre de la St.-Barthélemy est peut-être sans parallèle.

On a dit que «Le sang des martyrs est la semence de l'Eglise.» Ceci est vrai, sauf quelques exceptions. Le protestantisme en France ne s'est jamais relevé de ce coup. Sans ce massacre, la moitié de la noblesse française fût demeurée protestante. Les réformés auraient constitué une si grande partie de la population, qu'une tolérance mutuelle aurait été nécessaire. Henri IV n'aurait pas abjuré la foi protestante. Les lumières se seraient répandues; la religion aurait été respectée; et, selon toute probabilité, les horreurs de la révolution française auraient été détournées.

Dieu est un vengeur. Dans le mystérieux gouvernement qu'il tient dans sa main, mystérieux seulement à notre faible vision, il «punit l'iniquité des pères sur les enfants en la troisième et la quatrième génération.» En voyant les prêtres de Paris et de France, durant cette terrible tragédie de la Révolution, massacrés dans les prisons, tués dans les rues, pendus aux réverbères et chassés, affamés et malheureux, hors du royaume, nous ne pouvons que nous rappeler le jour de la St.-Barthélemy. Le 24 août 1572 et le 2 septembre 1792, quoique très-éloignés dans l'ordre des temps, sont des jours qui se suivent dans le gouvernement de Dieu.

LA PARABOLE DU SEMEUR.

PAR MME. E. G. WHITE.

SECOND ET DERNIER ARTICLE.

CEUX qui avaient habitué leurs cœurs à l'amour de la pompe et des cérémonies, ne souhaitaient pas comprendre ses enseignements et ne désiraient pas l'œuvre de la grâce de Dieu dans leurs cœurs. Ces personnes demeuraient dans leur ignorance suivant leur propre choix. Ceux qui étaient unis au ciel et recevaient Christ, qui est la source de lumière et de vérité, comprenaient ses paroles et devaient acquérir une connaissance pratique concernant le royaume de Dieu. Mais ceux qui, pour une raison

XIII et de l'autre l'ange exterminateur immolant les hérétiques

(*) On dit que Philippe II rit alors pour la première fois de sa vie.

(*) Elle portait d'un côté le buste de Grégoire

quelconque, négligeaient les occasions qui leur étaient offertes de connaître la vérité, et n'usaient pas droitement de leur intelligence, mais refusaient d'être convaincus par ce que leurs yeux voyaient et ce que leurs oreilles entendaient, devaient être laissés dans les ténèbres; voyant, ils n'apercevaient point, entendant, ils ne comprendraient point. Les vérités de Dieu demandent trop de renoncements et de pureté personnelle pour attirer leurs esprits charnels et ils fermaient leurs cœurs par bigoterie et incrédulité.

Jésus bénissait ses disciples parce qu'ils voyaient et entendaient avec des yeux et des oreilles de croyants. Il leur dit: Plusieurs prophètes et plusieurs justes ont désiré voir les choses que vous voyez et ne les ont point vues; et d'entendre les choses que vous entendez et ne les ont point entendues. Jésus expliqua alors à ses disciples les différentes classes de personnes représentées dans la parabole du semeur.

Christ, le semeur, répand la semence. Il y a les mondains dont les cœurs sont semblables aux chemins durcis, insensibles aux enseignements de la sagesse divine. Ils n'aiment pas ce que Dieu leur demande et ils suivent les penchants de leur nature. Beaucoup sont convaincus quand ils entendent les importantes leçons de Christ. Ils croient ses paroles et prennent la résolution de vivre saintement, mais quand Satan vient avec ses mauvaises suggestions, ils sont vaincus avant que la bonne semence ait produit son fruit dans la vie.

Si leurs cœurs avaient été profondément brisés par la repentance, ils auraient vu combien étaient mauvais leur amour égoïste du monde, leur orgueil, leur avarice et ils auraient abandonné ces défauts. Les semences de vérité auraient projeté de profondes racines dans ce terrain préparé pour elles, dans le cœur, elles se seraient élevées et auraient porté du fruit. Mais les mauvaises habitudes avaient si longtemps dominé leurs vies, que leurs bonnes résolutions s'étaient évaporées devant la voix du tentateur. Ceux qui sont le long du chemin, ce sont ceux en qui la Parole est semée; mais aussitôt qu'ils l'ont ouïe, Satan vient et enlève la Parole, qui avait été semée dans leurs cœurs. Ce sont ceux qui reçoivent la précieuse vérité avec joie; ils sont excessivement zélés, et ils expriment leur étonnement que tous ne puissent comprendre les choses qui leur sont si claires. Ils pressent les autres d'embrasser une doctrine qu'ils trouvent si convaincante. Ils se hâtent de condamner l'hésitation de ceux qui pèsent soigneusement les preuves de la vérité et qui la considèrent sous toutes ses faces. Ils les accusent de froideur et d'incrédulité. Mais au moment de l'épreuve, ces personnes enthousiastes hésitent et tombent. Elles n'acceptent pas la croix comme une part de leur vie chrétienne; elles s'en détournent avec une ardeur abattue, et refusent de la lever.

Si la vie s'écoule doucement pour ces gens-là, si leur chemin n'est jamais traversé, si tout s'harmonise avec leurs inclinations, ils paraissent être des chrétiens sincères. Mais ils tombent sous l'épreuve ardente de la tentation, ils ne peuvent endurer des reproches pour la cause de la vérité. La bonne semence qui s'était élevée en une plante si florissante flétrit et meurt parce qu'elle n'avait pas de racines pour la soutenir dans le temps de la sécheresse. Les causes mêmes qui auraient dû faire que ses racines pénétraient plus profondément pour envoyer dans la plante un accroissement plus vigoureux, brûlent et tuent toute la plante. Il en est exactement comme cela avec le soleil d'été,

qui fortifie et mûrit les plantes robustes, mais brûle et détruit celles qui, quoique fraîches et vertes, n'ont point de profondes racines, parce que leurs tendres fibres ne peuvent percer le terrain dur et pierreux.

Ces personnes pourraient cultiver et enrichir leurs cœurs, si elles le voulaient, de sorte que la vérité s'en emparerait plus profondément; mais cela demande trop de patience et de renoncement. Il leur coûte trop d'efforts d'opérer un changement radical dans leurs vies. Elles sont facilement offensées par la réprimande et prêtes à dire avec les disciples qui quittèrent Jésus; « Ces paroles sont dures, qui peut les ouïr? » De même, ceux qui reçoivent la semence dans des endroits pierreux, sont ceux qui, ayant ouï la Parole, la reçoivent d'abord avec joie; mais ils n'ont point de racine en eux-mêmes, et ils ne sont que pour un temps, de sorte que l'affliction ou la persécution survenant pour la Parole, ils sont aussitôt scandalisés.

Jésus représente la semence comme tombant dans des endroits négligés, couverts de mauvaises herbes qui nuisent aux bonnes plantes qui s'élèvent au milieu d'elles; elles croissent malades et périssent. Beaucoup de cœurs répondent à la voix de la vérité, mais ils ne la reçoivent pas convenablement et ne l'apprécient pas. Ces personnes lui donnent une place dans le cœur naturel sans préparer le terrain en ôtant les herbes empoisonnées qui y fleurissent, et sans veiller à toute heure afin de les extirper si elles apparaissent de nouveau. Les soucis de cette vie, la fascination des richesses, le désir des choses défendues étouffent l'amour de la justice avant que la bonne semence puisse porter du fruit. L'orgueil, la passion, l'amour propre, l'amour du monde, avec l'envie et la malice, ne sont pas des compagnons pour la vérité de Dieu. Comme il est nécessaire de cultiver à fond le sol qui a été infecté de mauvaises plantes, il est nécessaire aussi que le chrétien soit diligent à extirper les fautes qui menacent de le perdre éternellement. Un effort patient, sincère, au nom et par la force de Jésus, peut seul enlever ces mauvaises tendances du cœur naturel. Mais ceux qui ont laissé surmonter leur foi par la croissance des influences sataniques, tombent dans un pire état que celui où ils étaient avant d'entendre les paroles de vie. Et ceux qui reçoivent la semence parmi les épines, ce sont ceux qui écoutent la Parole; mais les soucis de ce monde, la séduction des richesses et les passions pour les autres choses survenant, étouffent la Parole, et elle devient infructueuse.

Peu de cœurs sont semblables à la bonne terre, bien cultivée; ils reçoivent les semences de la vérité, et portent des fruits abondants à la gloire de Dieu. Mais Jésus trouve quelques chrétiens sincères et riches en bonnes œuvres.

Mais ceux qui ont reçu la semence dans une bonne terre, ce sont ceux qui écoutent la Parole, qui la reçoivent, et qui portent du fruit, un grain trente, un autre soixante, et un autre cent. Ainsi Jésus représentait le caractère de ceux à qui il était venu enseigner dans une parabole courte et compréhensible. Ceux qui étaient animés de l'esprit du monde, ceux qui étaient disposés au mal, les endurcis, sont tous représentés à l'oreille de ses auditeurs. Il répondit ainsi à la question que nous entendons de nos jours: Pourquoi l'œuvre de Christ produisit-elle de si maigres résultats pendant son ministère personnel sur la terre? Des miracles de bonté et de miséricorde marquèrent sa vie; mais pendant qu'il guérissait les affligés et chassait les démons qui persécutaient les hommes, il laissait à eux-mêmes

l'œuvre de corriger les défauts de leurs caractères. Il leur apprenait comment ils devaient unir leurs efforts humains avec sa puissance divine, et triompher par sa force des péchés qui les obsédaient.

Cette expérience était nécessaire afin de donner la puissance morale au caractère chrétien et le rendre propre pour le ciel. Jésus n'employait aucun agent miraculeux pour obliger les hommes à croire en lui. Ils avaient à l'accepter ou à le rejeter, suivant leur propre volonté. Aucun pouvoir direct ne devait les forcer à l'obéissance et détruire l'action libre que Dieu a donnée à l'homme. La parabole du semeur montre bien les tendances du cœur humain, et les différentes classes de personnes avec lesquelles Christ avait à faire, et explique également les raisons pour lesquelles son ministère n'eut pas de succès dans ses effets immédiats.

INFAILLIBILITÉ DU PAPE.

LE 18 juillet 1870 le pape Pie IX fut déclaré infaillible par le décret suivant:—

« Nous donc, adhérant fidèlement aux traditions reçues depuis le commencement de la foi chrétienne, pour la gloire de Dieu notre Sauveur et la louange du peuple chrétien, le sacré concile le sanctionnant, enseignons et prouvons que c'est un dogme divinement révélé, que le pape de Rome, quand il parle *ex-cathedra* — c'est-à-dire, quand il s'acquitte du devoir de pasteur et de prédicateur de tous les chrétiens, quand il explique que, par sa suprême autorité apostolique, soit dans les matières de foi ou de morale, une doctrine doit être acceptée par l'Eglise universelle, par la divine assistance qui lui a été promise dans la personne de saint Pierre — possède cette infaillibilité dont le divin Rédempteur désire voir son Eglise instruite. Ces définitions donc, du pontife romain sont d'elles-mêmes irréformables et non du consentement de l'Eglise. Mais si quelqu'un présomait nous contredire, veuille Dieu l'en empêcher, qu'il soit anathème. »

Le pape s'était arrangé de manière à produire, lors de la lecture du décret, un éclatant déploiement de grandeur et de magnificence. Il avait fait élever sur le côté ouest de son palais un échaffaudage sur lequel il devait apparaître paré de perles et de diamants étincelants de lumière, tellement que, étonné et ébloui par les richesses pétillantes et resplendissantes des pierreries, décuplées encore par les feux du soleil levant, le peuple le proclamât un Dieu. Mais ce matin-là le soleil ne se leva pas dans sa splendeur; il se leva, mais ce fut derrière les nuages et au milieu de l'orage. On dit que ce jour fut très-obscur et très-sombre à Rome. Pendant la lecture du décret, le tonnerre et les éclairs furent si terribles, qu'un cardinal s'écria: « Dieu est indigné contre le pape »; et quand les yeux du vieux pontife ne purent plus discerner l'écriture, il tendit le papier à un cardinal pour en finir la lecture.

Le jour suivant, le 19 juillet, Napoléon III retira son armée de Rome, à cause de la guerre franco-allemande; et le 20 septembre, 1870 les Italiens entrèrent dans Rome, firent le pape véritablement prisonnier dans le Vatican, lui ôtant ainsi le dernier prestige de sa puissance temporelle, vendirent aux enchères beaucoup de ses biens et firent de Rome la capitale des états italiens. C'est ainsi que le pauvre pape, trompé dans ses espérances, ne fut pas aussi infaillible dans son pouvoir terrestre qu'il se proclamait l'être dans ses opinions et dans sa doctrine.

Combien merveilleusement la parole de Dieu n'a-t-elle pas été accomplie concernant

ce grand pouvoir ! Avant le temps ci-dessus mentionné, l'église romaine était supportée par différents rois qui la soutenaient par le pouvoir des armes. Voyez Apoc. 17. Mais depuis cet événement, elle est assise sur «les eaux», qui nous sont expliqués devoir signifier «des peuples et une multitude et des nations et des langues.» Le pape a été supporté par le denier de St.-Pierre, ce qui est peu de chose pour un Catholique; mais les contributions des Catholiques de tous les pays réunis, constituent une somme énorme. Tout ce qui reste maintenant des déclarations prophétiques sur la destinée du pape, c'est qu'il est réservé à être «détruit par le souffle de la bouche du Seigneur, et aboli par l'éclat de son avènement.» Ensuite il ressuscitera lors de la seconde résurrection et il sera «consumé par le feu.» C'est alors que le royaume depuis longtemps promis aux fidèles leur sera accordé.

W. N. TENNEY.

UNE CONVERSATION CONCERNANT

—LA—

DESTINÉE DE L'HOMME.

SIXIÈME SOIRÉE.

DES FAITS CONCERNANT SHEOL

VISITEUR.—Ce que nous avons appris concernant *sheol* m'intéresse beaucoup. Depuis notre dernière entrevue, j'ai étudié soigneusement les listes de textes que vous m'avez données concernant *sheol* ou *hades*, et j'y ai appris plusieurs faits importants. Il n'y a pas de doute dans mon esprit que *sheol* est la demeure des morts entre la mort et la résurrection, et que *sheol* lui-même est situé dans le sein de la terre. Je ne puis douter non plus que les morts sans distinction entrent dans *sheol*, de sorte que c'est la demeure commune des justes et des méchants. Jacob s'attendait à entrer dans *sheol* à sa mort. Gen 37:35; 42:38; 44:29, 31. Job demanda d'être mis à couvert dans *sheol* jusqu'au Jugement. Job 14:13; 17:13, 16. Notre Seigneur fut dans *sheol* depuis sa mort jusqu'à sa résurrection. Ps. 16:10; Actes 2:27, 31. Coré et ses compagnons descendirent tout vivants dans *sheol*. Nomb. 16:30, 33. Les méchants riches passent leurs jours dans la bonne chère, et ils descendent dans *sheol* en un moment. Job 21:13. Beaucoup d'autres passages pourraient être cités; mais ceux-ci sont suffisants pour prouver que les justes et les méchants entrent les uns et les autres dans *sheol* à la mort.

MINISTRE.—Je suis bien aise de voir que vous avez étudié les nombreux passages sur lesquels j'ai attiré votre attention dans notre dernière entrevue. Vous avez appris que tous les hommes entrent dans *sheol* au moment de la mort. Mais de quelle manière le font-ils? *Sheol* est-il le lieu où leurs âmes sont reçues pendant que leurs corps sont consignés dans le sépulcre? Où l'homme entier, âme et corps, entre-t-il dans *sheol*?

Vis.—L'Écriture nous enseigne clairement que *sheol* reçoit l'homme entier. Ainsi le psalmiste dit: «Qui est l'homme qui vivra, qui ne verra point la mort et qui garantira son âme de la puissance du sépulcre?» Ps 89:49. Le mot «sépulcre» est *sheol* dans l'original, et le psalmiste nous enseigne que l'âme de chaque homme doit entrer dans *sheol*. Quand David fut délivré d'une maladie dangereuse, il dit que l'Éternel avait fait remonter son âme de *sheol*,

(Ps. 30:4) ce qui veut dire clairement que son âme serait entrée dans *sheol* s'il était mort. Le même fait est mentionné au Ps. 86:13.

Il est évident que les corps entrent dans *sheol*, d'après les paroles de Jacob lorsqu'il dit que ses fils feraient descendre ses cheveux blancs avec douleur dans *sheol*. Gen. 42:38; 44:29. David nous enseigne aussi que les corps des hommes entrent dans *sheol*, car il commanda à Salomon de ne pas permettre que les cheveux blancs de Joab et de Scimhi descendissent en paix dans *sheol*. 1 Rois 2:6, 9. Le prophète Ezéchiel représente *sheol* comme renfermant les tombes des hommes. Ainsi il parle de *sheol* comme si c'était une fosse et comme si les sépulcres des morts étaient placés à ses côtés. Lisez attentivement Ezé. 32:18-27; et vous verrez qu'il représente *sheol* comme renfermant les tombes des morts, et que les Egyptiens qui avaient été tués à la bataille, sont représentés comme gisant dans *sheol* avec leurs épées sous leurs têtes. Ceci montre que *sheol* reçoit les corps des hommes aussi bien que leurs âmes. Quand Coré et ses compagnons descendirent vivant dans *sheol*, leur être entier, âme et corps, fut englouti dans *sheol*. Ces passages semblent établir clairement le fait que l'homme entier entre dans *sheol* à la mort. Mais quelle est la condition de ceux qui sont dans *sheol*? Les méchants blasphèment-ils contre Dieu dans *sheol*? Et les justes le louent-ils en *sheol*? Est-ce un lieu où règnent la lumière, l'intelligence et la vie? Ou est-ce un lieu où règnent les ténèbres, le silence et la mort?

Min.—La Bible parle très-clairement en réponse à ces questions. Ainsi Salomon dit: «Fais selon ton pouvoir tout ce que tu auras moyen de faire; car dans le sépulcre, [*sheol*] où tu vas, il n'y a ni œuvre, ni discours, ni science, ni sagesse.» Eccl. 9:10. Ce langage exclut toute connaissance, ou pensée, ou intelligence en *sheol*. Les méchants sont silencieux dans *sheol*. Le psalmiste parle ainsi: «Éternel que je ne sois point confus, puisque je t'ai invoqué! Que les méchants soient confus; qu'ils aient la bouche fermée dans le sépulcre» [*sheol*]. Ps. 31:18. Les justes ne louent pas Dieu pendant qu'ils sont dans *sheol*, car David dit au Ps. 6:6: «Car on ne se souvient point de toi dans la mort. Qui est-ce qui te célébrerait dans le sépulcre [*sheol*]?» Au Ps. 115:17, il est dit: «Les morts ne loueront point l'Éternel, ni tous ceux qui descendent au lieu du silence.»

Job nous dit que *sheol* est un lieu de ténèbres. Il parle ainsi: «Ce que j'attends, c'est que le sépulcre [*sheol*] va être ma maison, et que je dresserai mon lit dans les ténèbres. Je crie à la fosse: Tu es mon père; et aux vers: Vous êtes ma mère et ma sœur. Où sera donc mon attente? Et qui est-ce qui la verra? Mes espérances descendront jusqu'aux barrières du sépulcre [*sheol*]; et nous nous reposerons ensemble dans la poussière.» Job 17:13-16. *Sheol* est donc un lieu où règnent les ténèbres, la corruption et les vers, et il est dans le sein de la terre.

Job parle de nouveau de *sheol* comme suit: «Ainsi l'homme est couché par terre, et il ne se relève point; ils ne se réveilleront point; et ils ne seront point réveillés de leur sommeil, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de cieux. Que je souhaiterais que tu me caches dans le sépulcre [*sheol*], que tu m'y mises à couvert jusqu'à ce que ta colère fût passée; que tu me donnasses un terme, après lequel tu te souviendrais de moi!» Job 14:12, 13. Nous apprenons par ces versets que *sheol* est un lieu où règnent le silence et le secret, et que ses habitants dorment.

Ezéchiel met en contraste *sheol* avec la terre des vivants, montrant que *sheol* est proprement la demeure des morts. Ezé. 32:18-32.

Vis.—Ces passages semblent enseigner clairement que *sheol* est un lieu où règnent les ténèbres, le silence, le secret,—une place où les justes ne louent point le Seigneur, où les méchants ne blasphèment pas son nom,—un lieu où il n'y a ni œuvre, ni discours, ni science, ni sagesse. Les habitants dorment du sommeil de la mort Ps. 13:4. Mais combien de temps les morts demeurent-ils en *sheol*? La mort n'est pas un sommeil éternel. Mais quand sera-ce et dans quelles circonstances est-ce que les habitants de *sheol* seront de nouveau rendus à la vie?

Min.—Les Écritures répondent à cette question d'une manière bien distincte. Job dit: «Ainsi l'homme est couché par terre, et ne se relève point; ils ne se réveilleront point; et ils ne seront point réveillés de leur sommeil, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de cieux.» Daniel dit concernant les événements du dernier jour: «Et plusieurs de ceux qui dorment dans la poussière de la terre se réveilleront, les uns pour la vie éternelle, et les autres pour des opprobres et une infamie éternelle. Dan. 12:2.

Paul dit qu'au son de la dernière trompette les élus de Dieu seront changés en immortalité, et ceux qui dorment en la puissance de la mort dans *hades* chanteront: «O mort! où est ton aiguillon? O sépulcre! [*sheol* ou *hades*], où est ta victoire?» 1 Cor. 15:55. Cela montre que les justes demeurent en *sheol* jusqu'au son de la dernière trompette. Quand les méchants sont ressuscités des morts, il est dit que «la mort et le sépulcre [*sheol* ou *hades*] rendirent les morts qui étaient en eux.» Apoc. 20:13. Il est donc certain que tous les morts demeurent en *sheol* jusqu'au temps de leur résurrection.

Vis.—Ce que vous dites paraît très-conclusif; pourtant il y a quelques objections que je désire vous présenter. Il est dit concernant la résurrection de notre Seigneur que son âme ne fut pas laissée dans *sheol* (Ps. 16:10; Actes 2:27, 31); ainsi nous savons qu'il était dans *sheol* durant la période qu'il fut sous la puissance de la mort. Ne fut-ce pas le temps où il parla aux esprits en prison, c'est-à-dire à ceux qui furent submergés par le déluge? Et ceci ne montre-t-il pas après tout, que *sheol* est un lieu dont les habitants ont la connaissance, et où la repentance est possible?

Min.—Nous voulons lire ce que Pierre dit concernant Christ et les antédiluviens: «Car aussi Christ a souffert une fois pour les péchés, lui juste pour les injustes, afin qu'il nous amenât à Dieu; étant mort selon la chair, mais ayant été vivifié par l'Esprit; par lequel aussi il est allé prêcher aux esprits retenus en prison; qui avaient été autrefois désobéissants, lorsque du temps de Noé la patience de Dieu attendait pour la dernière fois, pendant que l'arche se bâtissait; dans laquelle un petit nombre, savoir, huit personnes furent sauvées de l'eau.» 1 Pierre 3:18-20. Ce passage ne dit pas que Christ prêcha aux esprits en prison pendant qu'il était sous la puissance de la mort. Il est dit qu'il leur prêcha par le St.-Esprit, et il est bien indiqué dans quel temps il le fit, par ces mots: «lorsque du temps de Noé, la patience de Dieu attendait pour la dernière fois, pendant que l'arche se bâtissait.» Après que la patience de Dieu fut passée, il n'y avait plus de temps pour la repentance. Si nous lisons Gen 6:3, nous apprendrons comment Christ prêcha par le St.-Esprit aux jours de Noé. «Et l'Éternel dit: Mon Esprit ne contestera point à toujours avec les hommes; car aussi ne sont-ils que

chair: leurs jours donc seront de six vingts ans.» Ce fut durant cette période que Christ, par le St.-Esprit, prêcha aux antédiluviens par le ministère de Noé qui fut un prédicateur de la justice. 2 Pierre 2:5. Mais quand l'arche fut achevée, le monde fut condamné. Hébr. 11:7. Alors Dieu détruisit par un déluge ces personnes auxquelles Christ avait prêché par le St.-Esprit, et elles furent enfermées dans la prison de *sheol* jusqu'au jour du Jugement, temps où Dieu les rappellera d'entre les morts.

Vis.—Vous m'avez suffisamment démontré que Christ ne prêcha pas aux antédiluviens après qu'ils eurent été jetés dans la prison de *sheol*, et qu'il ne pouvait plus y avoir d'offre de grâce pour eux, après que la patience de Dieu fut passée. Mais il est dit plusieurs choses concernant *sheol* qui me paraissent difficiles à concilier avec ce que nous avons déjà appris. Il est clairement dit que *sheol* est un lieu où règnent le silence, les ténèbres, le sommeil et la mort—un lieu où il n'y a ni souvenir de Dieu, et où les justes et les méchants se taisent, et où il n'y a ni œuvre, ni discours, ni science, ni sagesse. Pourtant lorsque le roi de Babylone entra dans *sheol*, il est raillé par les rois qu'il avait tués. Esa. 14:9-11. Rachel pleura ses enfants, lorsqu'ils furent tués par Hérode. Jér. 31:15-17; Mat. 2:16-18. Le roi d'Egypte étant couché dans *sheol* avec son épée sous sa tête, d'autres hommes puissants, descendus avant lui dans la demeure des morts, s'adressent à lui et lui parlent. Ezé. 32:18, 27, 31. Et c'est dans *sheol* ou *hades* que l'homme riche conversa avec Abraham et parlait de lui-même comme d'un homme perdu. Luc 16:19-31. Comment pouvons-nous concilier ce déploiement de connaissance de la part de ces personnes dans *sheol* avec les faits que nous avons appris concernant ce lieu?

MIN.—Nous examinerons les cas dont vous avez parlé dans notre prochaine entrevue.

A LA JEUNESSE.

ALEXANDRE LE GRAND.

—LE—

PASSAGE DE L'HELLESPONT.

PAR JACOB ABBOTT.

TROISIÈME ARTICLE.

CES récits sur l'origine de la guerre, quelque merveilleux et amusants qu'ils soient, n'étaient pas ce qui intéressait principalement l'esprit d'Alexandre. Les parties des récits d'Homère qui excitaient le plus son enthousiasme, étaient celles qui se rapportaient aux caractères des héros qui combattaient, soit d'un côté, soit d'un autre, pendant ce siège, leurs aventures variées, la description de leurs motifs et des principes de leur conduite, les émotions, les passions qui les agitaient dans les circonstances diverses où ils se trouvèrent placés. Homère décrit avec une grande beauté et une force majestueuse les effets de l'ambition, des ressentiments, de l'orgueil, des rivalités, et de toutes les impulsions du cœur humain qui excitent et dirigent les actions des hommes impétueux, dans les circonstances où ses héros étaient placés.

Chacun des héros dont il raconte la vie et les aventures possédait un caractère frappant, remarquable et différait de tous les autres par le tempérament et l'action.

Achille était l'un d'eux. Il était fier, impétueux et implacable, violent et impitoyable; et, quoique intrépide et brave, il était dépourvu de toute magnanimité. Il y avait une rivière appelée le Styx dont les eaux avaient la propriété, dit-on, de rendre invulnérable. La mère d'Achille le plongea dans ses eaux alors qu'il n'était qu'un enfant, en le tenant par le talon. Le talon n'ayant pas été plongé dans l'eau, était la seule place où il pût être blessé. Il était ainsi sauf dans la bataille et était un terrible guerrier. Il se querrela pourtant avec ses camarades, se sépara d'eux sous de légers prétextes, se reconcilia ensuite, influencé par des raisons non moins frivoles.

Agamemnon était le commandant en chef de l'armée grecque. Après une certaine victoire, par laquelle on avait fait des prisonniers qui devaient être partagés entre les vainqueurs, Agamemnon fut obligé de rendre une dame noble qui lui était échue, et pour la remplacer il en prit une qui avait été destinée à Achille. Cela irrita Achille qui se tint longtemps hors de la lutte, et, ensuite de son absence, les Troyens gagnèrent de grandes et continuelles victoires sur les Grecs. Pendant longtemps, rien ne put engager Achille à retourner au combat.

A la fin pourtant, quoiqu'il ne voulut pas aller lui-même, il permit à un de ses amis nommé Patrocle, de prendre son armure et d'aller au combat. Patrocle fut d'abord heureux, mais bientôt il fut tué par Hector, le frère de Paris. Cela excita la colère d'Achille, et il résolut de venger son ami. Il abandonna sa querelle avec Agamemnon et retourna au combat. Il ne cessa ses efforts que lorsqu'il eut tué Hector, et donnant alors libre cours à sa joie brutale, il satisfit sa vengeance en traînant le corps d'Hector aux roues de son chariot tout autour de la ville. Il donna ensuite le corps, contre une rançon, au père désespéré.

C'étaient des histoires comme celle-ci, qu'Homère raconte dans ses poèmes avec une grande beauté et avec puissance, qui avaient surtout excité l'intérêt d'Alexandre. Ces sujets l'intéressaient; le récit de leurs disputes, les rivalités, les exploits de ces guerriers la description de leurs caractères et des motifs de leurs actions, et la narration des incidents variés et des événements auxquels donna lieu une telle guerre, tout était calculé pour captiver l'imagination d'un jeune et martial héros.

Alexandre résolut donc d'aborder premièrement à Troie. Il laissa à Parménion la charge de faire passer l'armée de Sestos à Abydos, pendant que lui-même se rendrait plus au sud, dans une simple galère. Il y avait un port sur la côte de Troie, où les Grecs avaient la coutume de débarquer, et il y dirigea sa course. Il avait à bord de sa galère un taureau qu'il offrirait à Neptune lorsqu'il serait à égale distance des deux côtes.

Neptune était le dieu de la mer. Il est vrai que l'Hellespont n'est pas un océan ouvert, mais c'est un bras de la mer, et appartient ainsi aux royaumes que les anciens attribuaient au dieu des eaux. Les anciens représentaient Neptune comme un monarque demeurant sur les mers, ou sur les côtes, et parcourant les eaux assis dans une grande coquille ou quelque fois, sur un chariot traîné par des dauphins ou des chevaux marins. Il était accompagné dans ses excursions par une suite de dieux marins et de nymphes, qui, moitié flottant, moitié nageant, le suivaient sur les vagues. Au lieu d'un sceptre, Neptune portait un trident, sorte de harpon à trois dents, tel qu'en employaient alors les pêcheurs de la Méditer-

ranée. C'est probablement pourquoi il fut choisi comme signe d'autorité pour le dieu de la mer.

Alexandre prit le gouvernail et dirigea la galère de ses propres mains vers les côtes de l'Asie. Au moment d'aborder, il se plaça à la proue et lança une javeline à la côte, comme symbole de l'esprit de défi et d'hostilité avec lequel il s'avancait vers les frontières du monde oriental. Il mit pied à terre le premier. Après avoir débarqué, il offrit des sacrifices aux dieux, et visita ensuite les lieux qui avaient été témoins des scènes qu'Homère avait décrites.

Homère avait écrit cinq cents ans avant le temps d'Alexandre, et il y a quelque doute que les ruines et les restes des villes que notre héros trouva fussent réellement ceux où s'étaient passées les scènes des narrations qui l'avaient si profondément intéressé. Quant à lui, il les croyait tels, et il était rempli d'enthousiasme et d'orgueil en les parcourant. Il semblait avoir été particulièrement intéressé au caractère d'Achille, et il dit qu'il enviait le sort heureux qu'il eut de posséder un ami comme Patrocle pour lui aider à accomplir ses exploits, et un poète comme Homère pour les célébrer.

Après avoir achevé sa visite dans la plaine de Troie, Alexandre se dirigea au nord-est, avec le peu d'hommes qu'il avait pris avec lui dans sa galère. En même temps, Parménion avait passé heureusement le gros de l'armée de Sestos à Abydos. Alexandre les rejoignit dans leur marche, non loin de l'endroit où ils avaient débarqué. Au nord de cette place, à gauche de la ligne de marche suivie par Alexandre, se trouvait la ville de Lampsaque.

Or, une grande partie de l'Asie Mineure, quoique sous la domination des Perses, avait été colonisée par les Grecs, et, dans les guerres antérieures, entre les deux nations, les principales villes avaient été tantôt sous une puissance, tantôt sous l'autre. Dans ces luttes, la ville de Lampsaque avait encouru le grand déplaisir des Grecs, en se révoltant, disaient-ils, contre eux, dans une certaine occasion. Alexandre résolut de la détruire en passant. Les habitants, avertis de son intention, envoyèrent un ambassadeur à Alexandre pour implorer sa pitié. Lorsque l'ambassadeur approcha, Alexandre connaissant son message, se lia par un serment solennel à ne pas accorder la chose qu'il allait lui demander. «Je suis venu,» dit l'ambassadeur, «te demander de détruire Lampsaque.» Alexandre, charmé de la présence d'esprit de l'ambassadeur, qui avait su donner un tour si soudain à ses paroles, et peut-être influencé par son serment, épargna la ville.

Il était alors vraiment en Asie. Les forces persanes se réunissaient pour l'attaquer, mais son invasion avait été si subite et si inattendue, que les Perses n'étaient pas prêts à marcher contre lui à son arrivée, et il avança sans rencontrer d'ennemis jusqu'à ce qu'il atteignit les bords de la petite rivière appelée Granique.

DÉLIVRANCE PROVIDENTIELLE.

LORSQUE Samuel Gobat, plus tard évêque de Jérusalem, prêchait et distribuait les Ecritures parmi les Druses du Liban, il vint un jour à lui un messenger envoyé par un chef païen qui le pria d'aller le voir. Il était très-désireux, disait-il, de s'entretenir avec lui de la religion de Jésus. Heureux de recevoir un tel message, Gobat fit dire au chef qu'il irait le voir dans un jour ou deux. Mais il se trouva indisposé et ne put aller.

Il vint ensuite un second messenger de la part du chef avec une invitation encore plus pressante. Gobat se trouvant mieux, fixa un jour rapproché pour partir et le voir. Mais un nouvel empêchement surgit ce jour-là. Plusieurs des principaux chefs vinrent le voir, et il n'osa les renvoyer; pourtant il se décida à ne pas retarder son départ le jour suivant et à visiter le chef qui lui avait fait une si pressante invitation. Comme il quittait la maison pour commencer son voyage, on lui apporta une lettre de Jaffa qui l'informait que le vaisseau sur lequel il avait l'intention de retourner en Europe mettrait à voile le lendemain à midi. Que devait-il faire? Pendant qu'il réfléchissait à la chose, un troisième messenger arriva de la part du chef, le priant instamment d'aller.

Gobat dit au messenger que le vaisseau sur lequel il devait faire son voyage partait le lendemain à midi, de sorte qu'alors il serait à peine possible d'aller voir le chef. Mais le messenger lui assura que s'il partait tout de suite, il pourrait passer la nuit chez son maître et serait encore assez tôt pour prendre le vaisseau le lendemain. Sur quoi Gobat n'hésita plus, mais fit ses préparatifs de voyage. Le messenger et quelques Druses l'accompagnaient.

Leur chemin les conduisait à travers des chaînes de montagnes sauvages et boisées. Vers le midi ils arrivèrent dans un village dont les habitants le reçurent de la manière la plus aimable, et avec la plus cordiale hospitalité. Il s'engagea dans une conversation si sérieuse et si importante qu'il était passé deux heures avant qu'il fût possible à Gobat de l'interrompre pour les quitter et aller plus loin. Ensuite ils n'étaient arrivés qu'à une courte distance lorsque la nuit les surprit, et quoique les Druses qui étaient avec lui eussent fait souvent ce chemin, cette fois, à cause des ténèbres de la nuit, ils s'égarèrent dans les sentiers isolés des montagnes. Pendant une heure ils errèrent çà et là, sans savoir que faire. A la fin, la lune se leva, et les guides purent voir leur chemin. C'est-à-dire qu'ils trouvèrent un petit sentier et dirent: «Si nous prenons et si nous gardons ce sentier, nous pouvons atteindre le village de notre chef vers minuit.» «Mais» ajoutèrent-ils, «ce sentier conduit près de précipices dangereux, et comme il est nuit, il est périlleux de le suivre.» Gobat réfléchit un moment. Devait-il essayer? Mais comme son cœur le pressait de nouveau d'aller parler au chef, il dit: «Nous voulons aller, à la garde de Dieu!» Alors ils essayèrent d'avancer, lorsque, à la clarté de la lune, ils virent une hyène couchée justement devant ce passage. Les Druses ramassèrent quelques pierres et les lui jetèrent, pensant l'effrayer. Elle se leva, mais courut justement dans le sentier que les voyageurs désiraient suivre. Là-dessus, les Druses refusèrent de prendre ce chemin, parce qu'ils ont un proverbe qui dit: «Le chemin que prend l'hyène est un chemin de malheur.»

Gobat ne put les persuader d'aller plus loin; de sorte qu'on ne pouvait rien faire, si ce n'était de gagner un autre village dans les environs pour y passer la nuit. Ils consentirent pourtant à ce qu'ils se remettraient en route de bon matin, afin qu'ils pussent voir le chef au moins une heure. Ils se couchèrent ensuite pour se reposer; mais après les marches fatigantes du jour précédent, ils tombèrent dans un si profond sommeil, qu'il était déjà tard le matin suivant, lorsqu'ils s'éveillèrent. Alors, certainement, il était trop tard de reprendre le chemin du village du chef, si Gobat ne voulait pas manquer

le vaisseau; ainsi, le cœur triste, il se hâta de redescendre les montagnes et arriva juste à la mer pour s'embarquer.

Pendant tout le voyage, il fut troublé à la pensée d'avoir manqué l'occasion favorable de voir le chef qui l'avait tant pressé de lui rendre visite. Il se disait souvent à lui-même: «Pourquoi donc Dieu a-t-il envoyé une hyène à travers notre chemin, au moment où nous allions arriver à notre destination?» A la fin Gobat arriva à Malte et, pendant qu'il était là, il lui arriva une lettre d'un ami du Liban qui lui écrivait: «Ce chef a été auprès de moi, et m'a dit en tremblant: «Votre ami est vraiment un serviteur de Dieu, et Dieu l'a protégé. Je désirais l'attirer dans mon village et le tuer là. C'est pourquoi je lui ai envoyé messenger après messenger; mais Dieu l'a délivré des mains de ses ennemis.»

Gobat vit alors la bonne main de son Dieu dans tout ce qui lui était survenu, et rendit grâce au Gardien fidèle de sa vie, qui pouvait employer même les hyènes pour délivrer ses serviteurs du danger.—*Extrait.*

LE CORBEAU MORT.

L'HOMME qui fait le sujet de ce récit n'était qu'un pauvre tisserand, vivant dans une petite ville du Wupperthal en Prusse; un pauvre homme au point de vue de sa position sociale, mais riche en Dieu et bien connu dans son voisinage par sa grande confiance au Seigneur. Sa foi constante s'exprimait par une expression qui lui était devenue habituelle dans les circonstances de trouble et de perplexité: «Le Seigneur aide» avait-il coutume de dire; et il le disait intrépidement, même lorsque le Seigneur semblait l'avoir oublié. Et un pareil moment était arrivé; un temps de disette; le travail était rare, beaucoup de mains étaient occupées, et le maître par qui le tisserand était employé lui donna son congé. Après avoir fait d'inutiles démarches pour garder sa place, il dit enfin: «Eh bien le Seigneur aide,» et retourna chez lui. Sa femme, à l'ouïe de la mauvaise nouvelle se lamenta terriblement; mais son mari essaya de la calmer avec son assurance habituelle. «Le Seigneur aide,» dit-il; et même lorsque, les jours passant l'un après l'autre, sans apporter de changement, la pauvreté les fit souffrir, rien ne put ébranler la ferme confiance qu'il avait en Celui sur lequel il s'appuyait. A la fin, le jour arriva où il n'y eut plus un sou à la maison, ni pain, ni bois; ils n'avaient plus en vue que la faim. Sa femme nettoyait tristement la chambre qu'ils habitaient, au rez-de-chaussée. La fenêtre était ouverte, et on entendait probablement les paroles que prononçait le tisserand pour tâcher de maintenir leur courage: «Le Seigneur aide.» Il passait justement un petit coureur de rues qui regarda effrontément dans la chambre, et jeta en même temps un corbeau mort aux pieds de l'homme pieux, en criant: «Voilà, saint homme, quelque chose à manger pour vous!»

Le tisserand releva le corbeau mort, et, lissant ses plumes, il dit d'un air de compassion: «Pauvre créature! tu dois être mort de faim.» En recherchant s'il avait le jabot vide, il sentit quelque chose de dur, et, désirant connaître la cause de la mort de l'oiseau, il commença par l'examiner. Quelle fut sa surprise lorsque, ouvrant le gosier, un collier d'or tomba dans sa main. Sa femme le regardait confondue; le tisserand s'écria: «Le Seigneur aide,» et en toute hâte, il porta le collier chez le plus proche bijoutier, lui raconta comment il l'avait trouvé,

et reçut avec joie deux écus que le bijoutier lui prêta pour le présent besoin.

Le bijoutier nettoya bientôt le joyau, et reconnut qu'il avait vu auparavant. «Dois-je vous dire quel est le propriétaire du collier?» demanda-t-il au tisserand lorsqu'il passa de nouveau chez lui. «Oui,» répondit ce dernier joyeusement; «car je voudrais bien le rendre à celui qui l'a perdu.»

Mais quel sujet n'eut-il pas d'admirer les voies merveilleuses de Dieu lorsque le bijoutier prononça le nom de son maître, le fabricant qui l'avait congédié. Il prit aussitôt le collier et se rendit chez son ancien patron. Dans la famille de ce dernier, cette découverte produisit une grande joie, car le soupçon qu'on avait sur une servante fut dissipé. Mais le marchand fut honteux et touché; il n'avait pas oublié les paroles prononcées par l'homme pauvre, lorsqu'il lui avait donné son congé. «Oui,» dit-il d'un air pensif et avec bonté, «le Seigneur aide; et maintenant, vous ne retournerez pas seulement à la maison richement récompensé, mais je ne veux plus laisser sans ouvrage un ouvrier si fidèle et si pieux, que le Seigneur soutenait et aidait d'une manière si merveilleuse. Vous ne serez plus dans la gêne.»

C'est ainsi que Celui qui nourrit Elie par le moyen de corbeaux vivants, montra qu'il pouvait soutenir son serviteur dans l'épreuve et le délivrer, même par cet oiseau mort.

École du Sabbat.

QUESTIONS BIBLIQUES

POUR ÉCOLES ET FAMILLES.

LEÇON VI.

TEMPS OU LE SEPTIÈME ANGE DOIT COMMENCER A SONNER DE LA TROMPETTE.

1. QUAND l'ange devait-il dire que le mystère de Dieu est achevé? Apoc. 10: 7.
2. Dans quelle partie des jours du septième ange?—Quand il commencerait à sonner de la trompette.
3. A quelle série ce septième ange appartient-il?—A la série qui sonnait les sept trompettes. Apoc. 8; 9; 11.
4. Lesquelles sont appelées les trompettes de malheur? Apoc. 8: 13; 9: 12.
5. Quelle puissance est décrite sous la sixième trompette, ou le deuxième malheur?—L'empire ottoman ou turc.
6. Quand le son de la trompette du sixième ange ou deuxième trompette de malheur cessa-t-il?—A la chute de l'empire turc, le 11 août 1840.
7. Le septième ange commence-t-il à sonner aussitôt que le sixième cesse?—Non, il y a un court espace de temps entre les deux. Apoc. 11: 14.
8. Où trouvons-nous un récit des événements qui se passent pendant que le septième ange sonne de la trompette? Apoc. 11: 15-19.
9. Ces événements sont-ils nommés dans leur ordre chronologique?—Non, ils ne le sont pas.
10. Quel est le premier événement mentionné?—L'ouverture du temple de Dieu dans le ciel.
11. A quoi cela doit-il se rapporter?—Cela doit avoir rapport à l'ouverture du second appartement du Sanctuaire céleste quand Christ y entre pour commencer l'œuvre de la purification du Sanctuaire.
12. D'où peut-on conclure cela?—Du fait que lorsque le temple fut ouvert, l'arche de son alliance fut vue; et cette arche de son testament doit être dans le second appartement du Sanctuaire.
13. Quand notre Seigneur entre-t-il dans le second appartement pour commencer l'œuvre de la purification du Sanctuaire?
14. Alors quand le septième ange a-t-il dû commencer à sonner de la trompette?
15. Que devait-il arriver les premières années où il sonnerait de la trompette? Apoc. 10: 7.
16. Qu'est-ce que le mystère de Dieu?
17. En quoi consiste l'œuvre du salut?
18. Où doit s'accomplir l'œuvre finale de notre Souverain Sacrificateur?
19. Quand cette œuvre commence-t-elle?
20. En quoi consiste cette œuvre?
21. Est-il parlé quelque part de cette œuvre dans l'énumération des événements qui se pas-

sent pendant que le septième ange sonne de la trompette?—Nous pensons qu'il y est fait allusion ici: „le temps est arrivé que tu dois juger les morts“. Apoc. 11:18.

22. Qu'est-ce que le temps où les morts doivent être jugés renferme probablement?—Non-seulement le Jugement investigatoire, mais les mille ans entre les deux résurrections, durant lesquels les saints s'unissent à Christ, dans l'œuvre de jugement pour déterminer le degré de punition qui revient à chaque méchant.

LEÇON VII.

NATURE ET TEMPS DU PREMIER MESSAGE.

1. Quelle prophétie doit-on placer entre la sixième et la septième trompette?—Celle qui est rapportée dans Apoc. 10 et 11:1, 2.

2. A quoi se rapporte la proclamation de l'ange dont parle le chapitre 10?—Au temps prophétique. Verset 6.

3. Pourquoi ne peut-elle pas se rapporter à la durée? Voyez la leçon deux.

4. Pourquoi ne peut-elle pas se rapporter au temps de probation?—Parce que l'œuvre d'achever le mystère de Dieu, ou l'œuvre de l'Évangile pour le salut des hommes, doit être accompli pendant les premières années où le septième ange sonne de la trompette, ce qui est encore à venir lorsque l'ange du dixième chapitre fait sa proclamation. Apoc. 10:7.

5. Où trouvons-nous qu'il soit encore fait mention de la proclamation faite par l'ange du dixième chapitre? Apoc. 14:6, 7.

6. Comment montrez-vous que ces deux prophéties se rapportent à la même proclamation?—

1. Toutes deux se rapportent à l'achèvement des grandes périodes prophétiques du livre de Daniel. Apoc. 10:6; 14:7.—2. Toutes deux représentent une proclamation universelle. Chap. 10:2; 14:6.

3. Les deux anges prononcent leur proclamation à haute voix, et emploient semblable langage, rappelant tous deux le puissant Créateur comme l'auteur des cieux, de la terre, de la mer et de ce qui est en eux.

7. Comment la plupart des commentateurs s'accordent-ils à dire que cette prophétie s'accomplira?—Par une classe d'hommes qui prêcheront avec un zèle et une puissance particulière.

8. Qu'est-ce qui mène à cette conclusion?—La prophétie parle de la prédication de l'Évangile éternel, et Dieu emploie toujours des hommes pour faire cette œuvre.

9. Quel doit être le trait distinctif de la prédication qui accomplit cette prophétie?—La proclamation de la PROXIMITÉ du Jugement.—„L'heure de son jugement est venue.“ Apoc. 14:7.

10. Sur quoi doit se baser cette proclamation?—Sur les prophéties: Apoc. 10:7.

11. Où trouvons-nous la chaîne prophétique qui montre quand le Jugement se tiendra?—Dans le livre de Daniel. Dan. 8:14.

12. L'histoire rapporte-t-elle qu'une telle proclamation ait été faite dans les temps passés?—Elle ne le fait pas.

13. Aurait-elle pu être vraie, si elle avait été faite à pareille époque?

14. Jusqu'à quel temps le livre de Daniel devait-il être scellé? Dan. 12:4, 9.

15. Dans quel sens devait-il être scellé?—Il ne devait pas être compris.

16. Qu'en disent les commentateurs?—Matthew Henry dit: „Il doit sceller le livre, parce qu'il ne devait pas être compris.“ Sir Isaac Newton dit: „C'est une partie de cette prophétie qui ne doit pas être comprise avant le dernier âge du monde.“

17. Que dit le Dr. Adam Clarke de la pratique de sceller des livres?—Parmi les anciens, on disait d'un homme qu'il scellait lorsque, dans le cours de sa lecture, il marquait d'une empreinte les places où il y avait alors quelque doute, afin de les garder en mémoire et y revenir de nouveau, parce qu'elles n'étaient pas parfaitement comprises.

LEÇON VIII.

PROCLAMATION DU PREMIER MESSAGE.

1. Puisque la prophétie de Daniel ne devait être comprise qu'au temps de la fin, pouvait-il être donné un message proclamant le temps exact où les périodes prophétiques se termineraient avant le temps de la fin?

2. Quand commença le temps de la fin?—Voyez leçon III. Pensées sur l'Apocalypse, SIGNES DES TEMPS, page 333. Déc. 1879.

3. Que devait-il arriver au temps de la fin? Dan. 12:4.

4. Que dit le Dr. Adam Clarke sur ce passage dans ses commentaires?—„Plusieurs courent çà et là. Plusieurs essayeront d'en comprendre le sens; et la connaissance sera augmentée de cette manière.“

5. Que dit le Dr. Coke?—„Plusieurs courent çà et là, cherchant ardemment, dans ce livre scellé, et la connaissance sera augmentée; la lumière sera jetée sur les prophéties; . . . elles seront claires comme si elles étaient écrites par un rayon de soleil.“

6. Quel accomplissement manifeste de la prophétie d'Apoc. 14:6, 7, a-t-on vu depuis que le TEMPS DE LA FIN a commencé?—Elle a été accomplie par ce qui est connu sous le nom de mouvement adventiste de 1843-44.

7. Par qui ce message fut-il proclamé?—Par Wm. Miller et beaucoup d'autres.

8. Quel était le fond de leur prédication?—L'accomplissement de la prophétie de Daniel.

9. Combien y en avait-il d'engagés dans cette prédication?—Le nombre n'est pas exactement connu, mais un écrivain anglais, Mourant Brock, dit: „En Amérique, environ trois cents ministres de la Parole prêchent ainsi l'Évangile du royaume; pendant que dans cette contrée, environ sept cents ministres de l'Église d'Angleterre poussent le même cri.“

10. De quelle étendue était cette proclamation?—Suivant la VOICE OF THE CHURCH page 342-344, elle fut proclamée en „Palestine, en Égypte, sur les côtes de la mer Rouge, en Mésopotamie, en Crimée, en Perse, en Géorgie, à travers l'empire Ottoman, en Grèce, en Arabie, dans le Turkestan, le Bokara, l'Afghanistan, le Cachemire, l'Hindoustan, le Tibet, en Hollande, en Écosse, en Irlande, à Constantinople, à Jérusalem, à St.-Hélène, sur des vaisseaux dans la Méditerranée et dans la ville de New-York, à toutes les dénominations.“

„Des publications anglaises et américaines sur cette doctrine furent envoyées en Hollande, en Allemagne, en Inde, en Irlande, à Constantinople, à Rome, et à presque chaque station missionnaire du globe.“

11. A quel peuple Joseph Wolfe prêcha-t-il cette doctrine?—Aux Juifs, aux Turcs, aux Mahométans, aux Perses, aux Indous, aux Chaldéens, aux Arabes, aux Syriens, aux Sabéens, etc.

12. Que dit l'éditeur de la VOICE OF TRUTH de Janvier 1845 sur l'étendue de la proclamation de ce message?—Il dit: „Rien ne peut être plus clairement démontré par des faits que ce message a été porté à toute nation et langue sous le ciel, dans les quelques années passées par la prédication de la prochaine venue de Christ en 1843 ou dans un temps plus rapproché. Par le moyen de prédications et de publications, le bruit en a été par toute la terre, et les paroles jusqu'au bout du monde.“

LEÇONS SUR L'HISTOIRE DU NOUVEAU TESTAMENT.

LEÇON VI.—BAPTÊME ET TENTATION DE JÉSUS.

Pendant que Jean baptisait dans le Jourdain, Jésus vint de Nazareth en Galilée, et demanda d'être baptisé. „Mais Jean s'y opposait disant: C'est moi qui ai besoin d'être baptisé par toi, et tu viens à moi? Et Jésus répondant lui dit: Ne t'y oppose pas pour le présent; car c'est ainsi qu'il nous convient d'accomplir tout ce qui est juste. Alors il ne s'y opposa plus. Et quand Jésus eut été baptisé, il sortit incontinent de l'eau, et à l'instant les cieux s'ouvrirent sur lui, et Jean vit l'Esprit de Dieu descendant comme une colombe et venant sur lui. En même temps une voix vint des cieux, qui dit: C'est ici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection.“

Il semble que Dieu avait auparavant dit à Jean qu'il reconnaîtrait le Messie à ce signe, car Jean dit: „Celui qui m'a envoyé baptiser d'eau m'avait dit: Celui sur qui tu verras l'Esprit descendre et s'arrêter, c'est celui qui baptise du Saint-Esprit.“ Sur l'accomplissement de ce signe, il dit: „J'ai vu l'Esprit descendre du ciel comme une colombe, et il s'est arrêté sur lui. . . . Et je l'ai vu, et j'ai rendu témoignage que c'est lui qui est le Fils de Dieu.“

Ainsi Jésus reçut non-seulement le baptême d'eau, mais aussi le baptême du Saint-Esprit—L'ONCTION qui le désigna comme le Messie, L'OINT de l'Éternel. Mais la grande multitude du peuple réunie sur les bords du Jourdain put non-seulement voir un signe irréfutable, mais elle put entendre une voix du Ciel déclarant que Jésus est le fils de Dieu. „Alors Jésus fut emmené par l'Esprit dans un désert pour être tenté par le diable. Et après qu'il eut jeûné quarante jours et quarante nuits, il eut faim. Et le tentateur, s'étant approché de lui, lui dit: Si tu es le fils de Dieu, dis que ces pierres deviennent des pains. Mais Jésus répondit et dit: Il est écrit: L'homme ne vivra pas seulement de pain, mais il vivra de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. Alors le diable le mena dans la ville sainte, et le mit sur le haut du temple; et il lui dit: Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi en bas; car il est écrit, qu'il ordonnera à ses anges d'avoir soin de toi; et ils te porteront dans leurs mains, de peur que ton pied

ne heurte contre quelque pierre. Jésus lui dit: Il est aussi écrit: Tu ne tenteras point le Seigneur, ton Dieu. Le diable le mena encore sur une montagne fort haute, et lui montra tous les royaumes du monde et leur gloire; et lui dit: Je te donnerai toutes ces choses, si, en te prosternant, tu m'adores. Alors Jésus lui dit: Retire-toi, Satan! car il est écrit: Tu adoreras le Seigneur, ton Dieu, et tu le serviras lui seul.“

Il semble que Jésus ait été tenté dans ces choses mêmes où l'homme pêche le plus souvent—l'appétit, la présomption et l'amour de la domination. S'il avait usé de son pouvoir miraculeux pour son propre soulagement, on n'aurait pas pu laisser dans le récit sacré d'exemple parfait, montrant comment l'homme peut résister aux tentations du mal dans les plus grandes épreuves, et s'il avait en quelque manière cédé à Satan, le plan du salut aurait été frustré. Mais il résista à l'épreuve justement comme l'homme doit le faire, par la foi et la prière; et quand il eut été suffisamment éprouvé, nous lisons que le diable le quitta, et „des anges le servirent.“

Il paraît que Jésus, après la tentation, retourna vers le Jourdain où Jean baptisait encore; car Jean le voyant venir dit: „Voici l'Agneau de Dieu, qui ôte le péché du monde.“ Le jour suivant, étant avec deux de ses disciples, il répéta les mêmes paroles; sur quoi les deux disciples suivirent Jésus. „Jésus s'étant retourné, et voyant qu'ils le suivaient, il leur dit: Que cherchez-vous? ils lui répondirent: Rabbi (c'est-à-dire, Maître)! où demeures-tu? Il leur dit: Venez et voyez. . . . André, frère de Simon Pierre, était l'un des deux qui avaient entendu ce que Jean disait, et qui avait suivi Jésus. Celui-ci trouva, le premier, Simon, son frère, et il lui dit: Nous avons trouvé le Messie, (c'est-à-dire, le Christ). Et il l'amena à Jésus. Jésus l'ayant regardé, lui dit: Tu es Simon, fils de Jonas; tu seras appelé Céphas (c'est-à-dire Pierre).

QUESTIONS.

1. Qui est-ce qui vint de Nazareth pour être baptisé par Jean? Marc 1:9.
2. Jean voulut-il d'abord le baptiser? Mat. 3:14.
3. Que dit-il?
4. Quelle réponse Jésus fit-il?
5. Que vit-on au moment où Jésus sortit de l'eau?
6. Quelle voix entendit-on?
7. Que dit la voix?
8. Qu'est-ce qui fait supposer que Jean sut qu'il connaîtrait le Sauveur par ce signe? 1 Jean 1:33.
9. Qu'est-ce que Jean témoigne avoir vu? Verset 32.
10. A quoi porte-t-il témoignage? Verset 34.
11. Quel double baptême Jésus reçut-il?
12. Comment peut-on appeler ce baptême du Saint-Esprit? Jean 1:41 (Christ ou l'oint); Actes 10:37, 38; Luc 4:18.
13. Comment cette onction le désigne-t-elle comme le Messie? Jean 1:41.
14. Quels témoignages manifestes fut-il donné aux foules qui étaient probablement assemblées au baptême de Jésus?
15. Lorsque Jésus s'en revint du Jourdain, où l'Esprit le conduisit-il? Luc 4:1.
16. De quoi eut-il à souffrir là?
17. Que dit Satan à Jésus concernant la manière de se procurer de la nourriture?
18. Quelle réponse Jésus lui donna-t-il?
19. Où cela est-il écrit? Deut. 8:3.
20. Où Satan conduisit-il ensuite le Sauveur?
21. Que lui montra-t-il?
22. Quelle puissance prétendit-il avoir?
23. A quelle condition promit-il à Jésus de lui donner toute la domination et la gloire terrestres?
24. Qu'est-ce que Jésus lui dit?
25. Où se passa la troisième scène de la tentation?
26. Que dit le tentateur?
27. Quelle réponse lui fut-il donnée?
28. Qu'y a-t-il à remarquer quant aux choses par lesquelles notre Sauveur fut tenté?
29. Dans quelles choses les hommes sont-ils le plus facilement tentés?
30. Si Christ avait usé de sa puissance miraculeuse pour son propre soulagement ou sa protection, quelle en aurait été la conséquence?
31. Qu'en serait-il résulté, s'il avait cédé à Satan?
32. Comment l'homme peut-il résister à la tentation, ainsi que Jésus le fit?
33. Lorsqu'il eut été suffisamment éprouvé, comment fut-il soulagé?
34. Où Jésus se rendit-il après la tentation? Jean 1:28, 29.
35. Lorsque Jean le vit, quel témoignage rendit-il concernant l'office messianique de Jésus?
36. Racontez la conversation que Jésus eut avec deux disciples?
37. Qu'est-ce qu'André dit à Pierre, quand il l'eut trouvé?
38. Que dit Jésus à Pierre à propos de son nom?

LES SIGNES DES TEMPS

„Heureux ceux qui font ses commandements“

BALE (SUISSE), JUIN 1881.

JAMES WHITE,
J. N. ANDREWS, } RÉDACTEURS
URIAH SMITH,

CONFESSON DES PÉCHÉS.

NOUS vivons dans un monde où toute chose est souillée par le péché. Notre terre est peuplée par une race qui est en rébellion contre Dieu. Dieu a fait l'homme droit, mais ils ont cherché beaucoup de discours. Ces discours se rapportent à l'effort que l'homme a fait pour obtenir plus de bonheur en désobéissant à Dieu. Ce n'est point la faute de notre Créateur que la famille humaine possède une nature mauvaise. Cette nature perverse est le résultat d'une apostasie envers Dieu. Dieu n'a pas seulement fait l'homme à l'état d'être innocent, mais il a encore pourvu au moyen par lequel l'homme peut être rétabli dans cette innocence qu'il a perdue.

Le sang de Christ peut purifier l'homme du péché. L'Esprit de Dieu est capable de changer la nature de l'homme et faire de lui une nouvelle créature en Jésus-Christ. L'homme peut être sauvé par la grâce de Dieu, s'il veut s'y soumettre et y obéir. Mais le plus grand de tous les miracles, est celui par lequel la nature de l'homme est changée au point qu'il cesse d'aimer et de suivre ce qui est mal, pour aimer ce qui est pur et bon et y obéir. C'est le privilège de tout membre de la famille humaine d'avoir part à ce grand salut. Il n'est pas nécessaire que nous attendions à demain, pour la manifestation de la miséricorde de Dieu envers nous. Aujourd'hui, si nous voulons écouter sa voix, nous pouvons recevoir le pardon de nos péchés. De la part du St.-Esprit, il n'y a jamais rien qui empêche l'accomplissement de cette œuvre. Si jamais il existe quelque empêchement, il se trouve toujours dans notre manque de volonté à nous conformer à ce qui est juste. Nous refusons d'accepter les conditions que le Seigneur nous pose.

Il n'est rien que les hommes fassent moins volontiers que de confesser leurs péchés. Satan leur dit que ce serait un déshonneur pour eux de reconnaître leurs fautes; et l'orgueil du cœur humain pousse toujours les hommes à refuser de reconnaître qu'ils ont mal agi; pourtant il n'est aucun acte plus honorable aux yeux de Dieu et des hommes que le franc aveu de nos fautes. Il n'est rien qui porte si loin notre confiance en un homme que l'acte de la confession. Nous voyons que, quoique cette personne ait péché contre Dieu, ou nous ait fait quelque tort, étant sous l'influence de puissantes et soudaines tentations, elle est désireuse de reconnaître sa faute, du moment qu'elle a eu le temps de penser sérieusement à la chose. Elle ne justifie pas l'acte un seul instant après y avoir réfléchi avec calme et sérieux. Elle ne peut retirer l'acte coupable, mais elle peut reconnaître qu'elle a mal agi,

et elle sent que c'est un grand privilège d'en faire l'aveu. Elle ne cherche pas à jeter le blâme sur d'autres, même si d'autres ont pu être en faute aussi bien qu'elle-même; mais elle reconnaît franchement ses propres torts et laisse les fautes des autres hors de compte.

Il n'y aurait point de difficulté à faire cesser les troubles parmi les hommes, et spécialement ceux qui existent parmi les frères, si chacun confessait volontiers ses propres fautes avec franchise, et on n'aurait point de peine à faire cela, si ce n'était à cause de l'orgueil et l'obstination de nos cœurs naturels. Nous disons que ceux avec lesquels nous sommes en désaccord ont commis de grandes fautes à notre égard et cela est peut-être vrai. Nous disons aussi que c'est au-dessous de notre dignité de faire aucune confession de nos torts envers ces personnes jusqu'à ce qu'elles aient fait une humble confession de leurs torts envers nous. Cette idée est complètement fausse. Ce n'est pas au-dessous de notre dignité de confesser nos péchés, même si ceux contre lesquels nous avons péchés nous ont grandement lésés. Si nous confessons nos péchés, cela aura une grande influence en portant ceux qui nous ont fait tort à confesser aussi leurs péchés. «Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous les pardonner, et pour nous purifier de toute iniquité.» 1 Jean 1:9. «Confessez vos fautes les uns aux autres,» dit Jacques, «et priez les uns pour les autres, afin que vous soyez guéris.» Jacq. 5:16. Ne suivrons-nous pas cet excellent conseil? Ceux qui confessent leurs péchés et les abandonnent, ont la promesse qu'ils trouveront miséricorde. «Celui qui cache ses transgressions ne prospérera point; mais celui qui les confesse, et qui les délaisse obtiendra miséricorde.» Prov. 28:13.

Il nous est impossible de dire en vérité que nous n'avons jamais péché contre Dieu. Il nous est impossible de dire que nous n'avons jamais fait tort à notre prochain. Ce n'est point à l'avantage de qui que ce soit de posséder l'esprit de propre-justice. Ce n'est point un honneur pour nous de nous justifier nous-même, quand nous avons fait tort, ni même honorable de nous taire comme si nous n'avions pas conscience d'avoir commis quelque tort. Il est honorable d'avouer franchement nos fautes au moment où nous les avons découvertes, et de demander pardon à tous ceux contre lesquels nous avons péché. Ceux qui ont perdu la confiance de leurs frères à cause de leur mauvaise conduite, regagneraient aussitôt cette confiance, s'ils confessaient franchement les fautes qu'ils ont commises. Si l'esprit de confession pouvait trouver place dans nos cœurs, les difficultés cesseraient parmi les frères, l'Esprit de Dieu reposerait librement sur nous, et les pécheurs se convertiraient à Dieu. Essayons ce que nous pouvons faire avec l'aide de Dieu, pour éloigner de nous toutes causes de difficulté et de malentendu, en confessant chacun franchement aux autres, les fautes que nous avons commises à leur égard. Et souvenons-nous que dans toutes ces circonstances, il y a une plus grande faute que celle que nous avons com-

mise envers notre frère; c'est le mal que nous avons commis contre Dieu. Quoique David eût péché contre Urie de la manière la plus grave, son péché contre Dieu, dans ce fait particulier, lui apparut tellement plus grand que celui qu'il avait commis contre Urie, qu'il s'écria: «J'ai péché contre toi, contre toi proprement, et j'ai fait ce qui est désagréable à tes yeux.» Ps. 51:6. Rappelons-nous donc qu'avec le devoir de confesser nos fautes les uns aux autres, nous avons celui de prier Dieu afin que nous soyons guéris, et la prière fervente ainsi offerte sera exaucée.

UNE RÉPONSE

—A—

TROIS CORRESPONDANTS DARBYSTES.

CINQUIÈME ET DERNIER ARTICLE.

CHAPITRE I.

EN QUOI M. DARBY DIFFÈRE DE NOUS CONCERNANT LA LOI, ET S'ACCORDE AVEC NOUS CONCERNANT LE SABBAT.

NOUS avons maintenant fini l'examen de la doctrine de M. Darby concernant la loi de Dieu. Il est bon de déterminer la différence qu'il y a entre sa manière d'envisager la loi de Dieu et notre manière de considérer cette loi. Nous croyons que lorsque Adam fut créé, il existait dans son cœur, par nature, une copie parfaite de la loi morale. M. D. croit que l'œuvre de la loi fut écrite dans le cœur d'Adam, en conséquence de sa rébellion contre Dieu. Nous croyons qu'Adam, dans son innocence, possédait une conscience pure, résultat de l'existence de la loi de Dieu dans son cœur. M. D. croit qu'Adam n'avait pas de conscience avant sa rébellion contre Dieu, et qu'il acquit une conscience par cette rébellion.

Nous croyons qu'en conséquence de sa rébellion contre Dieu, Adam reçut une loi dans son cœur, et que cette loi était la loi de péché et de mort ou esprit charnel. Nous convenons avec M. D. que la loi reçue dans le cœur d'Adam en conséquence de la chute, est ce que St.-Paul désigne comme mari du pécheur, lequel doit être répudié quand le pécheur est marié à Christ. Mais pendant que M. D. dit que le premier mari est la loi de Dieu, nous disons que le premier mari est la loi de péché et de mort; et pendant que M. D. a pour résultat de la conversion du pécheur, la rejection de la loi de Dieu, nous faisons consister cette conversion dans l'enlèvement de la loi de péché et de mort hors du cœur, et dans le rétablissement parfait de la loi de Dieu dans le cœur, comme Adam la possédait dans son innocence.

Nous arrivons maintenant à l'examen de la théorie de M. D. concernant le Sabbat. Une grande partie de ce qu'il dit sur ce sujet dans son traité intitulé «Le Sabbat ou Qui est Mort?» est tiré d'assertions qu'il n'essaye pas même de prouver et qui reposent par conséquent uniquement sur sa propre autorité. Nous examinerons ses propositions principales concernant le Sabbat et le premier jour de la semaine, et nous donnerons nos raisons pour rejeter celles de ces propositions qui sont erronées. Cela demanderait un volume de démontrer toutes les erreurs contenues dans cette brochure. Mais ce serait un travail perdu de s'occuper à réfuter en détail ces erreurs qui reposent simplement sur ses assertions; car ceux qui n'ont pas le discernement suffisant pour remarquer lorsqu'il fait une assertion de sa pro-

pre autorité, et ceux qui sont prêts à croire une assertion, simplement parce qu'il l'a faite, ne tireraient aucun profit de la plus complète réfutation de ces assertions.

M. Darby soutient certaines vérités concernant le Sabbat que nous voulons dûment reconnaître. Ainsi il enseigne que le Sabbat a été institué dans le Paradis :

„Lorsque le Sabbat fut originellement institué, le travail n'était point la portion de l'homme.“ — Qui est Mort? Page 61.

„Il est vrai que le Sabbat date de la création. Ce fut le repos de la première création.“ — Jour du Seigneur. Page 10.

Il enseigne aussi que le Sabbat était le septième jour défini :

„Ce n'était pas un septième jour, mais le septième jour; il n'était pas des six. En ceux-ci, Dieu travaillait, ils n'étaient point son repos.“ — Qui est Mort? Page 40.

„Le Sabbat n'est pas un septième jour. Il est expressément le septième jour, le repos de Dieu, le repos de Jéhova.“ Page 60.

Il enseigne que le quatrième commandement est aussi parfait qu'aucun des dix commandements :

„La troisième forme de la loi est le décalogue, parfait aussi, le quatrième commandement comme tous les autres, chacun d'eux à sa place.“ — Qui est Mort? Page 22.

Il reconnaît que Dieu a grandement honoré le décalogue :

„Je fais une différence quant aux dix paroles : Dieu les prononça du milieu du feu, et n'ajouta plus rien. Elles furent placées dans l'arche.“ — Qui est Mort? Page 23.

Il enseigne que le décalogue n'est pas aboli :

„Je vais produire des témoignages de l'Écriture qui font voir que nous ne sommes point sous la loi ; non point parce que le décalogue ou la loi sont abolis ou enterrés, mais parce que nous, nous sommes morts, ensevelis et ressuscités en Christ.“ — Qui est Mort? Pages 18, 19.

„La loi est-elle mise de côté, ou est-elle annulée? Non; le principe de la loi et l'autorité de la loi sont au contraire également établis.“ Page 14.

CHAPITRE II.

L'ERREUR QUI FAIT QUE M. DARBY REJETTE LE SABBAT ET LA LOI DE DIEU.

MAIS quoique M. Darby reconnaisse tant de vérités, il n'enseigne pas l'obéissance au quatrième commandement. Il donne dans les paroles suivantes sa première et principale raison pour rejeter le Sabbat et adopter à sa place le premier jour de la semaine.

„Or maintenant, de quoi le Sabbat est-il le repos? De cette création-ci? Je n'en suis pas. C'est d'une nouvelle création que je fais partie; les choses vieilles sont passées. Lors même que j'eusse connu Christ selon la chair, comme appartenant à ce monde, ici-bas et sous la loi, je ne Le connais plus de cette manière. Quel est donc le repos de la nouvelle création à laquelle j'appartiens comme étant mort et ressuscité, Christ étant ma vie? C'est le repos céleste qui nous est signifié dans le jour du Seigneur, le jour de la résurrection de Christ.“ — Qui est Mort? Page 39.

Nous recommandons ces paroles à ceux qui désirent soutenir une cause pour le support de laquelle ils n'ont point de preuve. Le moyen de réussir dans un cas pareil est de prendre sur soi la chose même qui doit être prouvée; et si l'on souhaite de donner un semblant de preuve à cette chose qu'on a pris sur soi d'avancer, on peut le faire en faisant une nouvelle supposition, et soutenir cette seconde supposition par une troisième. Si cela se fait avec une grande confiance, et avec une apparence d'autorité et de piété, cela suffira pour décider la question auprès de beaucoup de personnes, spécialement si c'est une chose qu'il est de leur intérêt d'accepter comme vérité.

Pourquoi M. Darby n'observe-t-il pas le Sabbat? Pour la même raison qu'il ne gar-

de pas la loi de Dieu. Le Sabbat est une commémoration de cette création que Dieu fit en six jours; mais M. D. n'appartient pas à cette création. Et il rejette la loi de Dieu parce qu'elle ne gouverne que la création que Dieu fit lorsqu'il forma notre terre, et la peupla d'habitants, et M. D. n'existe pas comme faisant partie de cette création. C'est une erreur des plus extraordinaires, et nous l'avons pleinement montré dans nos précédents articles. Mais cette erreur est le fondement sur lequel M. D. édifie sa doctrine.

Mais M. Darby essaye de prouver qu'il n'appartient pas à cette création que Dieu fit en six jours. Il dit qu'il appartient à une nouvelle création, et que les choses vieilles sont passées. Il en réfère évidemment à 2 Cor. 5 : 17 : « Si donc quelqu'un est en Christ, il est une nouvelle créature; les choses vieilles sont passées; voici toutes choses sont devenues nouvelles. » Pour que ce passage aidât à M. D., il lui est nécessaire de maintenir que les choses vieilles qui sont passées, sont les choses que Dieu avait créées lorsqu'il se reposa le septième jour. Mais ces choses ne sont point passées. Elles ne passeront point avant le jour du Jugement. Apoc 21 : 4. M. Darby lui-même est une partie de cette création, quoiqu'il ne le reconnaisse pas, et il existe par le moyen des choses qu'elle fournit pour le soutenir.

Mais s'il dit que les choses vieilles qui sont passées, suivant ce texte, sont le vieil homme et ses convoitises, nous répondons : « C'est la vérité. » Voyez Eph. 4 : 22-24 ; Col. 3 : 8-10 ; Rom. 6 : 6. Mais dans ce cas les choses vieilles qui sont passées n'ont aucun rapport avec l'œuvre que Dieu fit pendant les six jours de la création, et conséquemment, ce passage ne soutient pas M. Darby lorsqu'il dit qu'il n'appartient pas à la création originelle de Dieu. Donc cette excuse pour violer le Sabbat parce qu'il rappelle une création à laquelle il n'appartient pas est entièrement fondée sur une chose fautive. Les choses vieilles qui sont passées ne sont pas la création de Dieu, mais la création du malin.

M. Darby refuse de célébrer la mémoire de la création des cieux et de la terre, parce que, depuis sa conversion, il n'appartient pas à cette création; cependant tous les saints dans la nouvelle terre, célébreront la mémoire de la création originelle en gardant le Sabbat. Esa. 66 : 22, 23. M. D. refuse de reconnaître l'autorité de la loi de Dieu parce que la loi de Dieu n'appartient qu'à cette création que Dieu fit en six jours, pendant que M. Darby, en conséquence de sa conversion, appartient à la nouvelle création spirituelle. Or un des premiers et des plus essentiels actes attachés à cette nouvelle création spirituelle, à la conversion, est l'acte du St.-Esprit qui écrit la loi de Dieu dans le cœur. Jér. 31 : 33 ; Hébr. 8 : 10 ; 10 : 16 ; 2 Cor. 3 : 3. La loi de Dieu appartient donc à la nouvelle création, quoique M. Darby nie ce fait.

CHAPITRE III.

POURQUOI LES 24 VIEILLARDS ADORENT DIEU — LE REPOS DU PREMIER JOUR DE LA SEMAINE N'EST PAS UN SYMBOLE DU REPOS CÉLESTE.

Le lecteur ne peut manquer de voir par les faits que nous avons présentés, que M. Darby se trompe complètement en disant qu'un homme n'appartient pas à la création originelle de Dieu, après avoir été converti. Pourtant cette idée est le principe fondamental de la théorie de M. D. Les paroles des

vingt-quatre vieillards montrent d'une manière évidente que la conversion à Dieu, ou la nouvelle création spirituelle, ne détruit pas nos rapports avec la création originelle de Dieu, ni l'obligation que nous devons à Dieu comme notre Créateur. Ces vieillards sont des membres de la famille humaine qui ont été rachetés à Dieu par le sang de Christ. Apoc. 5 : 8-10. Ils sont donc de nouvelles créatures en Christ, ou une partie de la nouvelle création en Christ.

Or quand ils offrent leur culte à Dieu, ils disent : « Seigneur, tu es digne de recevoir la gloire, l'honneur et la puissance; car tu as créé toutes ces choses, et c'est par ta volonté qu'elles subsistent et qu'elles ont été créées. » Apoc. 4 : 11. Ainsi ils attribuent à la création originelle la raison pour laquelle ils adorent Dieu, et pour laquelle l'adoration lui est due par tous les êtres intelligents. Il est leur Créateur, l'auteur de leur existence. M. D. refuse de célébrer la mémoire de la création des cieux et de la terre en sanctifiant le Sabbat, parce qu'à sa conversion, il cessa de faire partie de cette création. Mais les vingt-quatre vieillards, qui avaient fait l'expérience d'une conversion aussi complète que M. D., n'avaient pas l'idée que l'obligation qu'ils devaient à Dieu comme leur Créateur cessât d'exister lorsqu'ils furent convertis, mais ils retournent au-delà de cette conversion, à leur création originelle pour en faire la raison qui les porte à rendre à Dieu le culte qui lui est dû.

Si les vieillards avaient dit : « Quoique Dieu ait créé toutes choses, nous ne l'adorons point pour cela, parce que nous avons cessé d'appartenir à cette création à notre conversion », de telles paroles justifieraient M. D. lorsqu'il dit qu'il ne veut point célébrer la mémoire de la création des cieux et de la terre, ni garder la loi par laquelle ils sont gouvernés, parce qu'à sa conversion il cessa d'appartenir à cette création. L'obligation que l'homme doit à Dieu à cause de sa création est juste, et renferme tout le devoir de l'homme. M. D. croit que cette obligation est mise de côté par la conversion. Les vieillards croient que la conversion rend possible à l'homme l'accomplissement de cette obligation.

La seconde chose importante du passage que nous avons cité de M. D. est le contraste qu'il fait entre le repos de la première création et le repos de la nouvelle création. Par la nouvelle création il entend l'état ou condition de ceux qui ont été convertis; et il fait commencer cette nouvelle création à la résurrection de Christ, afin qu'il puisse honorer le premier jour de la semaine. Suivant M. D., le repos de la première création est le Sabbat; et le repos de la nouvelle création est le repos céleste symbolisé par le premier jour de la semaine.

Mais, si la nouvelle création spirituelle commence à la résurrection de Christ, personne n'a pu être converti à Dieu avant ce temps, c'est-à-dire pendant une période de plus de 4000 ans. Mais si la nouvelle création spirituelle a commencé aux jours d'Adam, avec la première manifestation de la grâce de Dieu, dans la conversion des pécheurs, alors le premier jour de la semaine ne peut être appelé le signe de la nouvelle création, car la théorie de M. D. qui fait commencer cette nouvelle création à la résurrection de Christ est fautive. Il est certain qu'Abel, Hénoc, Noé, Abraham, Melchisédec, Moïse, Josué, Samuel, Esaïe et Daniel étaient une partie de la nouvelle création spirituelle, aussi bien que St.-Jean ou St.-Paul. Mais, si ceci est vrai, la nouvelle création spirituelle commença immédiatement après la chute

de l'homme, et ces anciens patriarches et prophètes qui tous gardèrent le Sabbat du Seigneur, que M. D. appelle le repos de la première création, regardaient en avant par la foi, au repos céleste, que M. D. appelle le repos de la nouvelle création, aussi bien que le faisait St.-Paul lui-même. Le onzième chapitre des Hébreux atteste ce fait.

Ainsi nous avons montré que les serviteurs de Dieu qui vécurent avant la résurrection de Christ appartenaient à la nouvelle création spirituelle aussi réellement qu'à la première création littérale; et que les serviteurs de Dieu qui ont vécu depuis la résurrection de Christ appartiennent à la première création littérale aussi véritablement qu'à la nouvelle création spirituelle, car ils ne peuvent cesser d'appartenir à la première création littérale, sans cesser d'exister, et ce n'est pas une chose criminelle d'appartenir à cette création. Il n'y a donc aucun contraste à cet égard entre les saints du Vieux Testament et ceux du Nouveau, et le Sabbat appartient à ceux qui sont une nouvelle création en Christ, parce qu'ils sont encore membres de cette création dont le Sabbat célèbre la mémoire. Les saints, sous la nouvelle alliance, n'entrent pas pendant cette vie dans le repos céleste. Ils sont seulement héritiers de ce repos. Les saints, sous l'ancienne alliance, étaient exactement dans la même position. L'obligation de sanctifier le Sabbat appartient de même aux uns et aux autres, parce que Dieu est leur Créateur, et les uns et les autres sont les héritiers du repos céleste, parce qu'ils appartiennent tous à la nouvelle création spirituelle.

CHAPITRE IV.

EXAMEN DE QUATRE GRANDES ERREURS DE M. DARBY.

MAIS il est évident que M. Darby se méprend tout à fait sur le but du Sabbat. Il traite cette institution comme si elle avait été donnée simplement pour procurer du repos à l'homme. Il semble supposer que ce soit l'objet le plus élevé et le plus noble du Sabbat, et parce que l'homme doit toujours être dans un état de lutte, d'angoisse et de trouble dans cette vie, il condamne le Sabbat comme un repos imparfait. Mais il fait complètement erreur quant au but de cette institution. Il est vrai que Dieu commande aux hommes de se reposer au jour du Sabbat, mais l'objet réel de ce précepte est la commémoration de la création originelle. Ceci est clairement dit dans Gen. 2: 2, 3; Ex. 20: 11. C'est parce que M. D. néglige complètement ce fait, et suppose que Dieu a donné le Sabbat à l'homme simplement pour lui procurer un répit au milieu de ses peines, qu'il tombe dans une si grande erreur respectivement à cette institution. Et parce que ceux qui observent le Sabbat sont exposés aux misères de cette vie, M. D. rejette cette institution comme ne fournissant à l'homme qu'un repos imparfait.

Il ne voit pas que l'objet réel du Sabbat est d'honorer Dieu, le Créateur, et qu'aucun précepte de la loi de Dieu n'accorde avec un soin plus jaloux l'honneur au Législateur que ne le fait le quatrième commandement. Dieu fit les cieux et la terre et il demande à l'homme de reconnaître ce fait, car c'est parce qu'il est le Créateur, qu'il a le droit d'exiger l'adoration de l'homme. C'est la grande vérité présentée par le Sabbat.

Mais l'objet réel de M. Darby en mettant en contraste le repos de la première création avec le repos de la nouvelle création

est de mettre le Sabbat en contraste avec le premier jour de la semaine. Il le fait pour la première fois et d'une manière très-circumspécte dans le paragraphe que nous avons cité, mais il le fait plus tard ouvertement et distinctement. Dans ce premier exemple il dit que le repos de la première création est le Sabbat, et que le repos de la nouvelle création est le repos céleste symbolisé par le jour du Seigneur, qui est le jour de la résurrection de Christ. Ses paroles impliquent que ceux qui observent le Sabbat n'ont aucune part au repos céleste, et que ce sont seulement ceux qui observent le premier jour de la semaine qui ont droit à ce repos. Pour soutenir cette idée, il fait deux suppositions. Premièrement, que le jour du Seigneur est le signe du repos céleste. Secondement, que le premier jour de la semaine est le jour du Seigneur. Il met ainsi de côté le jour que Dieu a sanctifié en mémoire de son repos, après l'œuvre de la création, et il honore à sa place le premier jour de la semaine que Dieu n'a jamais sanctifié dans quel but que ce soit. La Bible ne dit pas que le premier jour de la semaine soit le jour de Seigneur; elle ne dit pas non plus que le jour du Seigneur soit le signe du repos céleste; elle ne dit pas même qu'il y ait un signe quelconque divinement choisi pour symboliser ce repos. M. D. assume la responsabilité de ces idées, sans en donner aucune preuve. Nous examinerons pourtant brièvement, dans cet article, ce qu'il dit dans un autre traité par manière d'établir la divine autorité du premier jour.

M. Darby dit ensuite que l'homme n'a jamais été capable de garder le Sabbat:

„Mais c'était le repos de la création, de la première création, telle que Dieu l'avait faite, c'est-à-dire très-bonne. . . . Mais cette création faillit aussitôt; et la chose même que nous a apprise le christianisme, c'est que l'homme n'a jamais gardé ce repos, n'a jamais pu le garder, qu'il ne peut non plus jamais s'y soumettre, ou avoir le repos sur ce principe-là.“ Qui est Mort? Page 40.

„Voilà ce qu'était le Sabbat; le repos de Dieu dans la première création, et ensuite, le repos de relation avec Dieu de l'homme en la chair, sous condition d'obéissance. Or, le christianisme nous enseigne précisément que ce repos-là est chose impossible.“ Page 50.

Ainsi M. Darby encourage ceux qui transgressent le commandement en leur assurant que l'obéissance est impossible. Mais l'obéissance aux commandements est possible si nous avons la grâce de Dieu dans nos cœurs. Ainsi il nous est dit, dans Gen. 26: 5, qu'Abraham gardait les commandements de Dieu.

Le psalmiste atteste qu'il avait aussi gardé les commandements. Ps. 119: 55, 56. Zacharie et Elisabeth suivaient tous les commandements et toutes les ordonnances du Seigneur d'une manière irrépréhensible. Luc 1: 6.

M. Darby dit que le christianisme nous apprend que l'homme n'a jamais pu garder le repos ordonné par le quatrième commandement. Mais St.-Luc dit que les femmes qui suivaient notre Seigneur à son ensevelissement s'en retournèrent et se reposèrent le jour du Sabbat, selon le commandement. Luc 23: 56. St.-Jean dit: «Car c'est en ceci que consiste l'amour pour Dieu: que nous gardions ses commandements, et ses commandements ne sont pas pénibles.» 1 Jean 5: 3. Et il dit du peuple de Dieu aux derniers jours: «C'est ici que sont ceux qui gardent les commandements de Dieu, et la foi de Jésus.» Apoc. 14: 12.

M. Darby dit que le Sabbat appartient seulement aux incroyants:

„Le Sabbat est le repos de l'homme en la chair. Religieusement, il n'y a pas de repos pour l'homme en la chair, comme il n'y a pas de restauration pour l'homme en la chair.“ Qui est Mort? Page 42.

„Religieusement le repos de la vieille création

lui est impossible. Dans la loi, Dieu prit l'homme dans la chair et la création, pour éprouver s'il y avait possibilité pour l'homme de vivre en relation avec Dieu en cet état de choses, et il fut prouvé que c'était impossible. Mais le Sabbat était alors le signe de la relation avec Dieu.“ Page 40.

Si le Sabbat et la loi de Dieu n'appartenaient qu'aux méchants, alors M. D. aurait raison de dire qu'il a été prouvé que l'observation convenable de la loi de Dieu et le repos religieux du Sabbat sont choses impossibles. Mais la vérité est que le Sabbat est le mémorial de la création des cieux et de la terre, et que les justes doivent leur existence à cette création, non moins que les pécheurs; et que la loi de Dieu distingue entre la justice et l'injustice, de sorte que tout être responsable, soit juste, soit pécheur, est sous la nécessité de reconnaître la distinction faite par cette loi. La loi de Dieu et le Sabbat appartiennent donc à tous les êtres humains et responsables; et c'est une des suppositions inexcusables de M. D. que la loi et le Sabbat n'appartiennent qu'aux hommes incroyants.

CHAPITRE V.

EXAMEN DE DEUX ERREURS REMARQUABLES:

I.—LE REPOS DU DIMANCHE

EST PLUS EXCELLENT QUE CELUI DU

SABBAT.—II.—CHRIST A

VIOLÉ LE SABAT.

M. DARBY enseigne que le premier jour de la semaine fournit aux chrétiens un repos supérieur à celui du Sabbat:

„Nous sommes en Christ, dans la création nouvelle. Notre repos n'est pas le Sabbat dans la chair, celui de la vieille création, mais bien celui de la foi par la résurrection de Christ; il ne nous est pas imposé par la loi, car nous ne sommes pas sous la loi, mais, pour la foi, nous sommes morts; en dehors de la position et de la nature du péché, et ressuscités en Christ. Ainsi le jour du Seigneur, le jour de la résurrection de Christ, est l'heureux témoignage, autant qu'un jour peut l'être, d'un meilleur et parfait repos.“ Qui est Mort? Pages 59, 60.

„C'est une grâce extérieure si la moralité de la loi, le Sabbat et tout le reste sont observés, car le péché et le mépris de Dieu dégradent, endurecissent et corrompent. Comme chrétien, je me réjouis d'avoir un jour (le jour du Seigneur), conquis sur le monde et la vieille création pour moi enfant de Dieu. Je crois, et j'ai fait l'expérience que (non pas pour des visions, mais pour la bénédiction et la joie), nous pouvons tendre à être en esprit dans le jour du Seigneur. Mais tout cela n'est pas la loi.“ Page 61.

„Je crois que le jour du Seigneur doit être un repos de bonheur, DE BONHEUR AVEC DIEU, et non une servitude légale imposée par Lui.“ Page 62.

Ces extraits démontrent bien la facilité avec laquelle M. D. peut faire l'assertion de choses dont il ne donne aucune preuve. Il appelle le premier jour de la semaine le jour du Seigneur, sans que la Bible l'ait jamais dit. Il parle du premier jour comme étant un jour de repos, quoique la Bible ne le désigne jamais de cette manière. Il représente même le repos du premier jour de la semaine comme supérieur à celui du Sabbat, quoique la Bible commande aux hommes de se reposer au jour du Sabbat, et ne dise rien concernant un repos au premier jour de la semaine. Il exalte avec un grand sang-froid, le repos du premier jour de la semaine, parce que, comme il le dit bien, il n'est pas imposé par la loi, et il aurait pu ajouter avec autant de vérité, qu'il n'est pas imposé par l'Evangile. Il l'appelle un jour conquis sur le monde, mais la Bible ne dit rien de semblable; et finalement, il recommande ce jour parce que Dieu n'a pas commandé aux hommes de l'observer.

M. Darby pense que les disciples violèrent le Sabbat lorsqu'ils cueillirent des épis de blé pour apaiser leur faim, et que notre

Seigneur les justifie d'avoir violé le Sabbat. Mat. 12. Nous pensons que notre Seigneur les justifie parce qu'ils n'avaient pas violé le Sabbat, et que les actes de miséricorde que Christ faisait les jours de Sabbat étaient en parfait accord avec le but de cette institution. Il dit que Christ déclare être plus grand que le Sabbat, mais au lieu de cela, notre Seigneur déclare être plus grand que le temple. Mat. 12:6. Il est vrai que notre Seigneur se nomme lui-même le Seigneur du Sabbat, et M. D. suppose que cela implique qu'il a le droit de changer le Sabbat ou de l'abolir. Mais dans le Nouveau Testament, Christ est appelé plusieurs fois le Seigneur de son peuple ou notre Seigneur Jésus-Christ. Qu'est-ce que cela signifie? Qu'il a le droit, en tout temps, de rejeter ou répudier ses fidèles disciples? Nullement. Cela implique qu'il a la volonté de les protéger et de les défendre.

Lorsque Christ déclara être le Seigneur du Sabbat, a-t-il donné à entendre qu'il avait l'intention de détruire cette institution?—Certainement non. Il le réclama comme sa propre institution, et il le fit d'une manière qui indiquait qu'il l'envisageait comme un honneur, car il dit qu'il était Seigneur *même* du Sabbat. Or comme Seigneur du Sabbat, il était de son devoir de délivrer le Sabbat des préjugés des Pharisiens qui en faisaient un joug pénible plutôt qu'un jour de bénédiction.

Mais supposons que M. Darby et les Pharisiens aient raison, et que les disciples violèrent alors le quatrième commandement, et que Christ les justifia dans cette transgression. Dans ce cas notre Seigneur fut un transgresseur de la loi. Il viola délibérément un des commandements, et devint coupable de tous. Jacques 2:10-12.

M. Darby pense que notre Seigneur, en guérissant des malades au jour du Sabbat, avait l'intention de jeter une défaveur sur l'autorité du Sabbat. Mais il ne pourrait y avoir de conclusion plus injuste. Les Pharisiens prétendaient que c'était contre la loi de guérir en ce jour, et notre Seigneur voulait corriger cette manière fautive d'envisager le Sabbat, et montrer que le but du Sabbat n'était point d'occasionner la souffrance, l'affliction et la misère parmi les hommes. M. D. cite l'exemple du paralytique que notre Seigneur guérit le jour du Sabbat. Jean. 5. A la page 42 il nomme l'accusation des Juifs contre Christ «la stupide accusation d'enfreindre le Sabbat», mais à la page 59 en parlant du même fait, il dit que Christ ne garda pas le Sabbat.

La principale chose que M. Darby dirige contre le Sabbat dans ce récit, c'est cette déclaration de Christ: «Mon Père travaille jusqu'à maintenant, et moi aussi je travaille.» Jean 5:17. Ces paroles impliquent que Christ travaille le jour du Sabbat de la même manière que son Père, et que si Christ a violé le Sabbat, son Père l'a toujours violé. De quelle manière Dieu travaille-t-il le jour du Sabbat? Dans les actes de sa providence miséricordieuse envers l'homme. Il fait tourner la terre sur son axe, luire le soleil, tomber la pluie, croître et mûrir les fruits et les moissons; il veille sur toutes choses, soutient et préserve l'humanité. Il accomplit tous ces actes au septième jour, concernant lequel il est dit (Gen. 2:2) qu'il se reposa de toute l'œuvre qu'il avait faite. S'il viole le Sabbat par cette espèce de travail, il le viola le jour même où il le fit. Notre Seigneur Jésus-Christ, dans l'exercice de son pouvoir miséricordieux viola le Sabbat de la même manière que son Père le fit au commencement.

CHAPITRE VI.

I.—POURQUOI CHRIST RESTA
SOUS LE POUVOIR DE LA MORT AU JOUR DU
SABBAT—II.—LE VRAI MÉMORIAL DE LA
RÉSURRECTION DE CHRIST.

M. DARBY pense que l'acte de Christ gisant dans la tombe le jour du Sabbat signifie que le Sabbat a été enseveli avec Christ:

«Le Sabbat est le jour même que Jésus a passé dans la mort, signe terrible pour les Juifs quant à leur alliance, mais, pour nous, signe que de meilleures choses ont pris naissance en notre faveur.» Le Jour du Seigneur. Page 3.—Qui est Mort? Page 56.

Mais pourquoi Christ mourut-il? Il prit la place du pécheur, et souffrit la mort que le pécheur méritait de souffrir pour avoir violé la loi de Dieu. Le quatrième commandement est la dixième partie de cette loi qui fut la cause de la mort de Christ. La mort de Christ est l'attestation la plus grande possible faite à la justice de la loi, comme M. D. même l'atteste à la page 51. Et le fait que, lorsque Christ mourut à la place de l'homme il demeura dans la tombe durant toutes les heures du Sabbat, au lieu de signifier, comme M. D. le suppose, que le Sabbat fut enseveli dans la tombe, est l'attestation la plus solennelle que l'homme mérite la mort comme transgresseur du Sabbat et peut échapper seulement par la mort de Christ. Le Seigneur du Sabbat affirme ainsi le fait que ce n'était point une partie de sa mission de mettre de côté cette institution sacrée; et que la violation du Sabbat n'est point une chose légère aux yeux de Dieu.

Mais on pourrait demander si l'on ne doit pas célébrer la résurrection de Christ, et comment nous pouvons célébrer cet événement sans observer le premier jour de la semaine comme un jour sacré. En réponse, nous demandons si la mort de Christ ne doit pas être célébrée, et comment nous pouvons célébrer la mort de Christ, si ce n'est en observant le jour de sa crucifixion comme jour sacré. On répondra aussitôt que la sainte Cène est une commémoration des plus impressives de la mort de Christ et que nous n'avons pas besoin de célébrer le jour de la crucifixion, parce qu'il nous est ordonné de célébrer la crucifixion elle-même par la sainte Cène, et qu'il ne nous a pas été commandé de célébrer le jour où Christ fut crucifié.

La célébration de la résurrection de Christ est précisément dans le même cas que la célébration de sa mort. Il ne nous a pas été commandé de célébrer le jour où il ressuscita des morts, mais il nous a été commandé de célébrer sa résurrection par l'ordonnance du baptême. Ainsi l'ensevelissement et la résurrection de Christ sont représentés de la manière la plus frappante par l'ensevelissement dans les eaux du baptême. Rom. 6:3-5; Col 2:12. Il nous est commandé de célébrer ces événements, mais il ne nous est pas commandé de célébrer les *jours* où ils ont eu lieu.

Personne ne prétendra que le jour de sa crucifixion doit être célébré, parce que la sainte Cène est acceptée comme un mémorial parfait de la crucifixion elle-même. Si l'ordonnance du baptême était universellement observée, suivant le but originel de ce sacrement, il ne resterait aucune excuse quelconque pour célébrer le jour de la résurrection comme jour sacré. Mais la plupart des chrétiens, en refusant d'être ensevelis avec Lui, par le baptême rejettent le mémorial de sa résurrection, et ils rejettent le mémorial de la création des cieux et de la terre, en refusant d'observer le Sabbat. Mais en compensation de ces deux grandes trans-

gressions, ils mettent le premier jour de la semaine à la place de l'ancien Sabbat et l'honorent comme un mémorial divinement prescrit de la résurrection de Christ.

CHAPITRE VII.

LES RAISONS POUR LESQUELLES MR. DARBY
OBSERVE LE PREMIER JOUR DE LA SEMAINE.

Nous verrons maintenant les raisons que donne M. Darby pour observer le premier jour de la semaine. Il admet qu'il n'y a point de commandement pour une telle observance, mais il pense que cela est bien plus d'accord avec l'esprit de l'Évangile que les hommes observent ce jour sans qu'il leur soit commandé de le faire:

«Il est certain que nous n'avons pas sur ce point des ordonnances semblables à celles de l'ancienne loi; elles seraient tout à fait contraires à l'esprit de l'Évangile de grâce. Mais l'Esprit de Dieu a désigné de diverses manières le premier jour de la semaine, quoiqu'il n'ait pas imposé ce jour d'une manière contraire à l'esprit de l'économie. Ce jour-là le Seigneur étant ressuscité selon sa promesse, il paraît au milieu de ses disciples rassemblés d'après sa parole. Le même fait se reproduit à pareil jour la semaine suivante. Dans les Actes, ce même jour est signalé comme celui où l'on s'assemblait pour rompre le pain. Dans 1 Cor. 16, les chrétiens sont exhortés à mettre à part chaque premier jour de la semaine, ce qu'ils pourront assembler suivant leur prospérité. Dans l'Apocalypse, ce jour est positivement appelé le jour du Seigneur, c'est-à-dire que le Saint-Esprit le désigne d'une manière directe, en l'appelant d'un nom distinctif.» Jour du Seigneur. Page 4.

La première chose qu'il dit concernant le premier jour de la semaine est vraie. Il n'y a point de commandement que ce jour doive être observé. Mais la prétention que ceci est un mérite, et que cela rend le jour plus évangélique est une erreur dangereuse. Les paroles du prophète Esaïe, que Christ a citées soutiennent pleinement cette déclaration que nous faisons; «Mais c'est en vain qu'ils m'honorent, enseignant des doctrines qui ne sont que des commandements d'hommes.» Marc 7:7.

Ce que M. Darby dit ensuite renferme une erreur inexcusable chez une personne qui est familière avec les Écritures. Il dit que lorsque le Sauveur apparut à ses disciples, ils étaient rassemblés d'après sa parole; c'est-à-dire par son commandement. On ne trouve rien de semblable dans la Bible. Christ ne rejoignit point ses disciples avant le soir, lorsqu'il les trouva à souper, et leur reprocha leur incrédulité et leur dureté de cœur, parce qu'ils n'avaient pas cru ceux qui l'avaient vu après sa résurrection. Jean 20:19; Marc 16:14.

Ce que M. Darby dit ensuite implique qu'ils se réunirent par le commandement de Christ le premier jour de la semaine suivante. Mais les écrivains sacrés ne rapportent et ne font supposer nulle part que Christ ait donné un tel commandement; et il n'est pas même certain que la seconde entrevue ait eu lieu le premier jour de la semaine. Les paroles de l'original (Jean 20:26) doivent exprimer une période plus longue qu'une semaine; mais si ce fut exactement une semaine, ce ne fut pas avant le soir, à la fin du premier jour, que Christ se trouva avec eux pour la seconde fois. Ceux qui pensent qu'il chercha à établir la coutume de s'assembler le premier jour de la semaine, trouveront difficile d'expliquer pourquoi il attendait chaque fois jusqu'à la nuit. Il n'est pas difficile d'expliquer pourquoi Christ les trouva réunis; c'est parce qu'ils avaient une demeure commune. Act. 1:13.

M. Darby rappelle ensuite (Act. 20:7) l'occasion où les disciples rompirent le pain au

moment où Paul allait les quitter. Il suppose que ceci indique qu'ils avaient coutume de s'assembler ce jour-là pour honorer de cette manière la résurrection de Christ. Mais il faut remarquer que cet incident ne se passa qu'environ trente ans après la résurrection de Christ, et que le livre des Actes nous raconte l'histoire de ces trente années. Durant ce temps, il y eut plusieurs circonstances dans lesquelles, si le premier jour de la semaine eût été observé, il est presque impossible qu'il n'eût pas été mentionné; pourtant Luc garde le plus profond silence concernant ce jour.

Il parle du Sabbat plusieurs fois dans l'Évangile et les Actes, et il a soin de dire fréquemment que c'était la coutume de ceux desquels il parle, de l'observer. Luc 4:16; Act. 16:13; 17:2; 18:4. Mais lorsqu'il parle du premier jour de la semaine à l'occasion du départ de Paul de Troas, il ne dit pas que les disciples avaient coutume de s'assembler en ce jour, quoique ç'aurait été de la plus grande importance qu'il eût dit cela, s'il avait eu le dessein d'enseigner l'observance du premier jour. Cela paraît avoir été une assemblée du soir, occasionnée par le fait que Paul partait le lendemain matin. Si on nous dit que ce passage indique que le premier jour de la semaine est divinement établi pour rompre le pain en commémoration de la résurrection de Christ, nous répondrons que ceci est impossible, car le pain rompu ne rappelle pas la résurrection mais la mort de Christ.

M. Darby dans sa «Lettre sur la Cène» a montré bien clairement que la célébration de la sainte Cène représente Christ sous la puissance de la mort; il est impossible que ce soit la divine méthode de célébrer sa résurrection, en prenant la sainte Cène, mémorial de sa mort, au premier jour de la semaine. C'est ainsi qu'il dit:

«Le fait que c'est un Christ mort qui nous est représenté dans les éléments, prouve qu'il ne peut y avoir là en même temps, un Christ vivant. Ce serait nier l'état de mort et détruire le but et l'intention de l'institution. Cette institution nous présente la mort de Christ—un Christ mort—son corps rompu et son sang versé.» Pages 5, 6.

Il cite ensuite 1 Cor. 16:2; mais ce texte ne parle certainement pas d'assemblées au premier jour de la semaine, ni d'aucune observation religieuse de ce jour, car il commandait à chaque chrétien d'examiner ses affaires en ce jour, et de mettre de côté, chez lui, la somme qu'il était capable de donner aux pauvres.

Finalement il parle ainsi d'Apoc. 1:10: «Dans l'Apocalypse, ce jour est positivement appelé le jour du Seigneur.» Mais ces paroles ne sont pas vraies. St.-Jean dit qu'il fut ravi en esprit au jour du Seigneur, sans dire quel jour de la semaine c'était. Si les paroles de M. D. étaient correctes, St.-Jean aurait dû parler ainsi: «Je fus ravi en esprit au jour du Seigneur, qui est le premier jour de la semaine.» Mais il ne parle pas ainsi, et on ne peut excuser M. D. de dénaturer les paroles de Jean. Ce texte montre qu'il y a un jour qui appartient au Seigneur, mais il ne dit pas quel est ce jour. D'autres passages de la Bible doivent déterminer ce point. Mais il n'y a point de passage dans lequel le premier jour de la semaine soit appelé le jour du Seigneur, ni passage dans lequel il soit dit que ce jour a été mis à part pour le Seigneur. Mais au commencement Dieu mit à part le septième jour pour lui-même. Par le prophète Esaïe, il l'appelle son saint jour. Esa. 58:13. Et notre Seigneur Jésus réclame ce jour comme sien, en disant: «Le Fils de l'homme est Seigneur même du Sabbat.» Le seul jour qui a quelque titre, suivant la

Bible, au nom de jour du Seigneur, est le jour qui dès le commencement a été réclaté comme sien par le Seigneur.

Après avoir examiné les raisons que donne M. Darby pour observer le premier jour de la semaine, raisons que nous avons tirées de la brochure intitulée «Jour du Seigneur», nous pouvons apprécier l'aveu de l'auteur de ce traité, que ceux qui observent le premier jour de la semaine sont fort embarrassés de savoir pourquoi ils le font. C'est ainsi qu'il dit:

«Quelle est la portée et la signification du jour du Seigneur? Pourquoi l'observer au lieu du Sabbat du septième jour, tandis que les Juifs observent toujours le Sabbat? Et pourquoi a-t-on remplacé le septième jour par le premier? je ne doute pas qu'un grand nombre ne pourraient répondre. Hélas! qu'est devenu l'Eglise!» —Jour du Seigneur. Page 13.

«Le temps est venu où les chrétiens peuvent à peine dire pourquoi ils observent le premier jour de la semaine, et les Juifs le septième.» Page 18.

Nous terminons cette discussion en citant les paroles du Sage. Eccl. 12:15, 16. «Le but de tout le discours qui a été entendu, c'est: Crains Dieu, et garde ses commandements; car c'est là le tout de l'homme; car Dieu fera venir en jugement tout ce qu'on aura fait, avec tout ce qui est caché, soit bien, soit mal.»

PENSÉES CRITIQUES ET PRATIQUES

—SUR—

L'APOCALYPSE.

EXPLICATION DU CHAPITRE 16:16-21.

VERSET 16. «Et il les assembla dans le lieu qui s'appelle en hébreu Armageddon.»

«Et il les assembla.» Quels sont ceux dont il est parlé ici, qui seront rassemblés? et par quel agent seront-ils rassemblés? Si le mot *les* se rapporte aux rois du verset 14, il est certain que ce ne sont pas de bons agents qui sont employés pour les rassembler; et si le mot *il* se rapporte aussi aux esprits, pourquoi est-il au singulier? La singularité de cette construction, en a conduit plusieurs à lire ainsi ce passage: Et il (Christ) les assembla (les saints) dans le lieu qui s'appelle en hébreu Armageddon, (l'illustre cité, ou Nouvelle Jérusalem.) Mais cette opinion ne peut se soutenir. La critique suivante qui a paru il n'y a pas longtemps dans une revue religieuse, semble montrer ce passage sous son vrai jour. L'auteur dit:

«Il me semble que le verset 16 est une continuation du verset 14, et que l'antécédent de *αὐτοὺς* (les) est «les rois» mentionnés au verset 14. Car ce dernier verset dit: «et qui vont vers les rois de la terre et de tout le monde, afin de *les* assembler» etc., et au verset 16, il dit: «et *il* les assembla.» Or dans le grec, un pluriel neutre prend régulièrement le verbe au singulier. (Voyez la grammaire grecque de Sophocle, § 151, 1.) Le sujet du verbe *συνήγαγεν* (assembla) (du verset 16) ne pourrait-il pas être *τα πνεύματα* (les esprits) du verset 14, de sorte que l'acte d'«assembler», mentionné dans les deux versets soit *la seule* et *même* action?

«Et s'il s'agit ici d'assembler les rois de la terre, et de tout le monde, ne sera-ce pas dans le but mentionné dans le texte, à savoir, «de les assembler pour le combat du grand jour du Dieu tout-puissant?»

Nous trouvons plusieurs traductions qui, d'accord avec cette critique, emploient le pronom pluriel au lieu du singulier.

M. Wakefield, dans sa traduction du Nouveau Testament rend ce verset ainsi: «Et les esprits assemblèrent les rois au lieu appelé en hébreu Armageddon.» Voy. De Sacy.

Le Testament Syriaque se lit ainsi: «Et

ils les recueillirent en un lieu appelé en hébreu Armageddon.»

On lit dans la traduction de Sawyer: «Et *ils* les assemblèrent en un lieu appelé en hébreu Armageddon.»

On trouve dans la version du Nouveau Testament de Wesley: «Et *ils* les assemblèrent à la fois dans un lieu appelé en hébreu Armageddon.»

Le professeur Stuart du collège d'Andover, critique distingué, quoique ce ne soit pas un traducteur des Ecritures, le rend par: «Et *ils* les rassemblèrent», etc. De Wette, un traducteur de la Bible en allemand, le rend par le même terme que Stuart et les autres. Voyez la traduction de M. Darby.

M. Albert Barnes, dont les notes sur le Nouveau Testament sont si généralement employées, s'en rapporte à la même loi grammaticale, comme nous l'avons donnée, par la critique citée ci-dessus, et dit: «L'autorité de De Wette et de Stuart est suffisante pour montrer que la construction qu'ils adoptent est autorisée par le grec, comme personne n'en peut probablement douter, et peut-être que cette construction s'accorde mieux avec le contexte qu'aucune autre construction proposée.» On voit ainsi qu'il y a d'importantes raisons pour qu'on lise le texte, «*ils* les assemblèrent», etc., au lieu de «*il* les assembla.» Et il est démontré par ces autorités que les personnes assemblées sont les enfants de Satan, et non les saints; et la place de leur réunion n'est point dans la Nouvelle Jérusalem, au souper des noces de l'Agneau, mais à Armageddon (ou mont Meguiddo,) «au combat du grand jour du Dieu tout-puissant.»

Le mont Meguiddo dominait la plaine où était la demi-tribu de Manassée; c'est là que Barac et Débora détruisirent l'armée de Sisera, et que Josias fut mis en déroute par Pharaon Néco.

Versets 17-21 Le septième ange versa sa coupe dans l'air; et il sortit du temple du ciel une grande voix, qui venait du trône, et qui disait: C'en est fait. Et il se fit des bruits, des tonnerres, des éclairs, et un tremblement de terre, un si grand tremblement, qu'il n'y en eut jamais de pareil, depuis qu'il y a des hommes sur la terre. Et la grande ville fut divisée en trois parties; les villes des nations furent renversées, et Dieu se souvint de la grande Babylone, pour lui faire boire la coupe du vin de la fureur de sa colère. Et toutes les îles s'enfuirent, et les montagnes ne furent plus trouvées. Et il tomba du ciel sur les hommes une grosse grêle du poids d'un talent; et les hommes blasphémèrent Dieu, à cause du fléau de la grêle, parce que la plaie qu'elle causa fut fort grande.

Ainsi l'inspiration nous a décrit le dernier jugement que Dieu a réservé à l'homme rebelle dans son état actuel. Nous avons vu que quelques plaies sont d'une application locale; mais celle-ci est versée dans l'air. L'air est un élément universel; nous pouvons donc en conclure que cette plaie enveloppera d'une manière égale le globe habitable. Elle sera universelle. L'air sera vicié.

Les nations ayant été rassemblées, sous la sixième plaie, le combat doit avoir lieu sous la septième; et nous voyons ici les moyens par lesquels Dieu frappera de mort les méchants. On pourra dire dans ce moment: «Le Seigneur a ouvert son arsenal et en a tiré les armes «de son indignation.» Jér. 50:25.

«Et il se fit des bruits.» Par dessus tout, on entendra la voix de Dieu. «Et l'Eternel rugira de Sion, et fera ouïr sa voix de Jérusalem; les cieux et la terre seront ébranlés; et l'Eternel sera la retraite de son peuple, et la force des enfants d'Israël.» Joël 3:16. Voyez aussi Jér. 25:30; Esa. 42:13; Hébr. 12:26. Ceci fera qu'il y aura un tremblement de terre tel qu'il n'y en eut jamais de

semblable, depuis qu'il y a des hommes sur la terre.

«Des tonnerres et des éclairs.» De nouveau une allusion aux jugements d'Égypte. Voyez Ex 9:23. La grande ville est divisée en trois parties; c'est à dire que les trois divisions de la religion fausse et apostate du monde (la grande ville), le paganisme, le catholicisme et le formalisme, semble chacune être mise à part pour recevoir le châtement mérité. Les villes des nations tombent. C'est une désolation universelle de la terre, car les îles s'enfuient et les montagnes ne se trouvent plus. Et la grande Babylone revint en mémoire devant Dieu. Lisez ses jugements, plus complètement décrits, dans le chapitre 18.

On peut se faire une faible idée de l'effet terrible d'une scène telle que celle qui est décrite ici par la description suivante d'un orage de grêle sur le Bosphore. Ces lignes sont de feu le Commodore Porter, américain, dans ses «Lettres de Constantinople et ses Environs», vol. I, page 44. Il dit:

«Nous avons peut-être fait un mille et demi, lorsqu'un nuage, se levant à l'est, nous indiqua que la pluie était proche. En quelques minutes, nous vîmes tomber du ciel quelque chose qui éclaboussait lourdement dans l'eau, et d'une apparence blanchâtre. Je ne pouvais concevoir ce que c'était, mais apercevant quelques mouettes près de là, je supposai que c'étaient elles qui chassaient des poissons; mais tôt après, je découvris que c'étaient de gros glaçons qui tombaient. Immédiatement, nous entendîmes comme le son du grondement du tonnerre, ou celui que feraient dix mille voitures roulant impétueusement sur le pavé. Tout le Bosphore était en écume, comme si l'artillerie céleste eût été déchargée sur nous et notre frêle machine. Notre sort semblait inévitable; nous ouvrîmes nos parapluies pour nous protéger; les morceaux de glace les réduisirent en rubans. Nous avions heureusement une peau de bœuf dans notre bateau, sous laquelle nous nous glissâmes pour nous sauver des injures de la tempête. Un des trois rameurs eut la main littéralement écrasée; un autre fut fortement blessé à l'épaule. M. H. reçut un coup à la jambe; ma main droite fut quelque peu amortie, et tous furent plus ou moins blessés.

Ce fut la plus redoutable et la plus terrible scène que je vis jamais, et Dieu me garde d'en voir jamais une semblable. Des grêlons de la grosseur de mes deux poings tombaient dans le bateau, et quelques-uns tombaient avec une telle violence qu'ils nous auraient certainement brisé une jambe ou un bras, s'ils nous avaient atteints sur un tel membre. L'un d'eux frappa le plat d'une rame et la fendit. Cette scène dura peut-être cinq minutes, mais ce furent cinq minutes des plus effrayantes sensations que j'aie jamais éprouvées. Quand ce fut passé, nous vîmes les collines environnantes couvertes de masse de glace; je ne puis appeler cela de la grêle. Les arbres étaient dépouillés de leurs feuilles et de leurs extrémités, et partout, la désolation était complète. La scène était affreuse, au-dessus de toute description.

J'ai été témoin de plusieurs tremblements de terre, le tonnerre a grondé autour de moi, les éclairs se sont comme joués autour de ma tête; les vents ont grondé et les vagues m'ont lancé au ciel, puis précipité tôt après au fond de l'abîme; j'ai été à la guerre, et j'ai vu la mort et la destruction sous le plus horrible aspect; mais jamais auparavant je n'eus une impression de terreur telle que celle qui me saisit dans cette occasion, et qui me poursuit encore, et je le crains, me

poursuivra toujours. Rentré chez moi, on me dit que mon portier, le plus hardi de ma maison, qui s'était aventuré sur la porte, avait été renversé par un grêlon, et, que s'il n'avait pas été tiré dedans par les épaules, il aurait été frappé à mort. Deux matelots furent tués dans le haut du village, et j'ai entendu parler d'un grand nombre de membres cassés. Imaginez le ciel soudainement gelé et tombant tout-à-coup en pièces par masses irrégulières d'une demi-livre à une livre, et se précipitant sur la terre.»

Lecteur, si tels furent les effets désolants d'un orage de grêle qui lançait des grêlons de la grosseur du poing d'un homme, pesant au plus une livre, ou à peu près, qui peut dépeindre les conséquences de cet orage à venir, pendant lequel il tombera des grêlons ayant *chacun* le poids d'un talent? Aussi sûrement que la Parole de Dieu est la vérité, Il va bientôt punir ainsi un monde coupable. Pussions-nous avoir, suivant sa promesse, «la sûreté» pour demeure, et «une habitation paisible» dans cette heure affreuse. Esa. 32:17, 18.

«Et il tomba du ciel sur les hommes une grosse grêle.» C'est la dernière chose qui frappera les méchants qui seront sans abri — c'est la lie de la septième coupe. Dieu a solennellement déclaré aux méchants: «Et je mettrai le jugement à l'équerre, et la justice au niveau; la grêle enlèvera la confiance du mensonge, et les eaux inonderont ce qui mettait à couvert.» Esa. 28:17. Voyez aussi Esa. 30:30. Et il demanda à Job s'il avait vu les trésors de grêle qu'il avait réservés pour le temps d'affliction et pour le jour du choc et du combat. Job 38:22, 23.

Chaque grêlon du poids d'environ un talent. Un talent, suivant plusieurs autorités, est comme poids, de la pesanteur d'environ vingt-huit kilogrammes. Qu'est-ce qui pourrait résister à la force de grêlons d'un poids si énorme qui tombent du ciel? Mais les hommes, dans ce moment, seront sans abri. Les villes sont tombées par un grand tremblement de terre, les îles se sont enfuies, les montagnes ne se trouvent plus. De nouveau, les méchants donnent cours à leurs plaintes en blasphémant, car la plaie de la grêle est «fort grande.»

«Et il sortit du temple du ciel une grande voix, qui venait du trône, et qui disait: C'en est fait.» La coupe de la culpabilité humaine a été remplie. La dernière âme a profité du plan du salut. Les livres sont fermés. Le nombre des sauvés est complet. L'histoire de ce monde a atteint sa période finale. Les coupes de la colère de Dieu sont versées sur une génération corrompue. Les méchants les ont bues jusqu'à la lie, et ils sont descendus dans l'empire des morts pour mille ans. Lecteur, où souhaitez-vous d'être trouvé après ce moment décisif?

Mais quelle est la condition des saints pendant que la «fureur de sa colère» se répand sur la terre? Ils sont les sujets spéciaux de la protection de Dieu, sans la permission duquel il ne tombe pas même un passereau à terre. Nombreuses sont les promesses qui se pressent pour lui apporter des encouragements dans ce langage si beau et si expressif du psaume que, faute de place, nous pouvons seul citer:

Ps. 91:2-10. «Je dirai à l'Éternel: Tu es ma retraite et ma forteresse, mon Dieu en qui je m'assure. Certes, il te délivrera des pièges du chasseur et de la mortalité funeste. Il te couvrira de ses plumes et tu auras retraite sous ses ailes; sa vérité sera ton bouclier et ton écu. Tu n'auras point peur de ce qui effraie pendant la nuit, ni de la

flèche qui vole de jour, ni de la mortalité qui marche dans les ténèbres, ni de la destruction qui fait le dégât en plein midi. Il en tombera mille à ton côté, et dix mille à ta droite; mais elle n'approchera point de toi. Seulement tu considéreras de tes yeux, et tu verras la punition des méchants. Car tu es ma retraite, ô Éternel! tu as établi le Souverain pour ton asile. Aucun mal ne t'arrivera, et aucune plaie n'approchera de ta tente.»

LA PLAINE D'ESDRAËLON.

CETTE plaine est située au centre de la Palestine et s'étend de la Méditerranée à la vallée du Jourdain. Elle est de forme triangulaire. La partie orientale s'étendant d'Égannim au Thabor, a environ quinze milles de largeur; la partie nord, limitée par le mont de Galilée, environ douze milles; et la partie sud, bordée par les monts de Samarie et du Carmel, environ dix-huit milles. La partie occidentale s'appelle plus proprement plaine d'Acre ou Akka; une chaîne de collines se détachant du nord, la sépare de la grande plaine. Elle se partage à l'est en trois vallées jusqu'à la plaine du Jourdain. Celle du nord sépare le Thabor du Petit Hermon; la centrale est entre le Petit Hermon et les monts de Guilboa et celle du sud, entre les monts de Guilboa et les monts d'Ephraïm.

Toute la plaine est remarquable par sa fertilité, comme l'indiquent les luxueux jardins cultivés et ses champs d'herbes non cultivés. Elle n'est pas parfaitement unie, mais consiste en une suite de collines arrondies, avec des bosquets de chênes toujours verts, des champs d'herbes vertes qui ondulent sous le souffle de la bise. Des fleurs d'une grande beauté remplissent l'air de leurs suaves odeurs, tandis que les collines et les vallons retentissent des chants des oiseaux.

Il n'y a que peu de villages maintenant, et ceux-ci ne consistent guère qu'en une vingtaine de huttes crasseuses. Sans doute, qu'étant exposée à tout moment aux envahissements de Bédouins pillards, la plaine est un lieu de peu de sécurité. «Car il arrivait que, quand Israël avait semé, les Madianites montaient avec les Amalékites contre lui, . . . comme des sauterelles, et eux et leurs chameaux étaient sans nombre, et ils venaient dans le pays pour le ravager.»

Les quelques petits ruisseaux de la partie orientale coulent dans le Jourdain, tandis que le reste de la plaine est arrosé par le Kison et ses tributaires. Le Kison coule dans une direction nord-ouest, et se jette dans la mer par un étroit passage au pied du Carmel. C'était autrefois une grande rivière, quoique à présent elle soit en grande partie desséchée, sauf quelques milles avant son embouchure. Pourtant, à la saison des pluies, la rivière devient un torrent, très-difficile et dangereux à traverser.

Esdraël est un lieu plein d'intérêt historique. Au nord se trouve Nazareth, où notre Seigneur passa sa jeunesse. À l'est de Nazareth est le mont Thabor, cône symétrique de molasse grise couvert de buissons et de bois de chênes. On dit que la vue dont on jouit du haut de la montagne est une des plus belles de la Terre Sainte. Quelques-uns pensent que c'est la montagne de la Transfiguration.

Au sud du Thabor, est la ed-Duky ou Petit-Hermon. Au nord de cette montagne est Naïn, où Jésus rendit la vie au fils de la veuve, et Endor, où Saül consulta la pytho-nisse et apprit son propre sort et celui du royaume.

Sur la pente sud de la montagne est Sçunem, où le prophète Elisée ressuscita le fils de la Sçunamite. Au sud de Sçunem, à l'opposé, est l'ancienne Jisréel. On se rappellera toujours que là périt la reine Jéshabel. On jouit de là d'une vue très-étendue sur la plaine et plusieurs de ses villes. Jisréel est situé sur une chaîne détachée des monts de Guilboa qui forment la limite du bras central de la plaine. Cette branche centrale est la propre vallée de Jisréel.

Guilboa est une montagne triste et désolée, correspondant très-bien avec l'imprécation de David apprenant la mort de Saül, lorsqu'il dit: «Montagne de Guilboah, que la rosée et la pluie ne tombent jamais sur vous, ni sur les champs qui y sont haut élevés.»

A l'est de Guilboah, à quelques milles, est Beth-sçan ne comprenant maintenant que soixante à soixante-dix maisons, quoique ayant encore de nombreuses ruines de l'ancienne ville. C'est là que les Philistins, revenant de la bataille contre Saül sur les monts de Guilboah, pendirent les corps du roi et de ses fils sur la muraille de la ville.

Au sud-ouest devait se trouver, croit-on, Meguido. Près de là eut lieu la bataille entre Barac et Sisera. «Barac donc descendit de la montagne de Thabor, et il avait dix mille hommes après lui. Et l'Eternel mit en déroute Sisera, et tous les chariots, et tout le camp, et il les fit passer au fil de l'épée devant Barac, de sorte que Sisera descendit du chariot et s'enfuit à pied.» «Le torrent de Kisçon les a entraînés, le torrent ancien, le torrent de Kisçon.» C'est là également que le pieux roi Josias perdit la vie en combattant contre le roi d'Egypte, Pharaon-Néco.

Esdraëlon fut le grand champ de bataille de toutes les nations environnantes, dans tous les âges. La plaine, autour de Meguido, porte souvent le nom de cette ville. On pense que c'est d'elle que l'apôtre Jean parle dans Apoc. 16, lorsqu'il parle de la lutte entre le bien et le mal, comme ayant lieu à Armageddon; et certainement on ne pourrait trouver une place plus convenable que celle où Juifs, Gentils, Perses, Arabes, Turcs, Chrétiens—guerriers de toutes les nations, ont de tout temps livré de grandes batailles et remporté de grandes victoires.

WINNIE LOUGHBOROUGH.

LE VÉRITABLE MINISTÈRE.

Le ministère de la chaire, s'il veut être bien rempli, et s'il veut s'élever à sa hauteur, doit s'occuper particulièrement des *grands thèmes de la révélation*. De nos jours, un nombre bien trop grand de prédicateurs semblent dépenser leur force sur des sujets que nous pourrions appeler les déductions secondaires des vérités évangéliques; et, pour suppléer à ce qui leur manque de ces vérités importantes et frappantes, ils les ornent par un style affecté qui fait ressembler leurs sermons, non à l'épanchement d'un cœur pénétré de ce qu'il doit inspirer aux autres, mais à une déclamation fade et monotone; au lieu de présenter à leurs auditeurs ces thèmes imposants et sublimes qui s'élèvent des pages sacrées de la Parole divine, comme les blanches sommités des Alpes s'élèvent dans les nues, abaissant ce qui se trouve à leurs pieds, en en faisant ainsi ressortir la petitesse. Le péché, les faiblesses et les erreurs de l'humanité; un Dieu juste, présent à tout; la sainteté et l'innocence, la nouvelle naissance, la régénération, la révélation solennelle des péchés du monde au jour du Jugement, le bien et le mal que les hommes auront fait, mis

dans une exacte balance, la prochaine apparition de Christ dans les nues du ciel entouré des millions de ses anges et d'une lumière dévorante et foudroyante pour les méchants, et souverainement bienfaisante pour les justes, les revêtant en un clin-d'œil de l'incorruptibilité, la résurrection des morts, l'enfer destiné aux méchants, une félicité éternelle réservée aux justes, dans une terre restaurée dont la beauté dépasse l'imagination: telles sont les puissantes et émouvantes vérités qui doivent retentir du haut de la chaire et qui, si elles sont traitées avec la dignité et la révérence qu'elles méritent, amèneront les hommes à se convertir et les pécheurs à l'observation des commandements de Dieu.

BAPTÊME A HOHWALD, ALSACE.

Le Sabbat, 4 juin, fut un beau jour pour l'Eglise de Hohwald, Alsace. Frère et sœur S... furent baptisés. Ce frère est une de ces personnes qui ne consultent ni le sang ni la chair, lorsqu'il s'agit de marcher dans la lumière que Dieu, dans sa bonté, fait luire.

Il a reçu la doctrine des commandements de Dieu et de la foi de Jésus-Christ, principalement par la lecture de nos imprimés. Mais pour obéir, il rencontra de grandes difficultés. Il a dû renoncer à une place avantageuse qu'il occupait dans une fabrique. Sa femme, pensant qu'il suffisait d'observer «un jour sur sept», lui fit de grandes remontrances. Mais quoiqu'il ne sût de quelle manière gagner son pain, frère S... resta ferme. Aussi Dieu lui a-t-il aidé en lui faisant trouver une autre place où il peut observer les commandements librement.

Sœur S... ayant entendu des explications dans les réunions que nous avons eues, fut convaincue qu'elle était dans l'erreur et se soumit à la vérité. Elle désira être baptisée le même jour que son mari. Leur joie était grande lorsqu'ils sortirent de l'eau, et quand on eut célébré la cène à laquelle tous nos frères et sœurs de l'endroit prirent part, ils n'eurent qu'un langage, celui de la gratitude envers l'Auteur de toute grâce excellente et de tout don parfait, qui nous avait comblés de tant de bénédictions en ce saint jour de repos.

J. ERZENBERGER.

Bâle, Juin 1881.

Tempérance

Et je mis devant les enfants de la maison des Récabites des gobelets pleins de vin, et des tasses, et je leur dis: Buvez du vin. Et ils répondirent: NOUS NE BOIRONS POINT DE VIN. Jér. 35:5,6.

UNE ATTAQUE CONTRE LE FLACON.

ON raconte qu'un Quaker trouva un jour un voleur dans sa maison, et que, décrochant le fusil de chasse de son grand-père, il dit tranquillement au voleur: «Ami, tu ferais bien de t'en aller de là, car j'ai l'intention de lâcher ce coup de fusil *juste à la place où tu te tiens*.» Avec les mêmes sentiments d'égard, nous mettons en garde certaines bonnes personnes, qui feraient bien d'ôter le flacon de leur table, car nous avons l'intention de lancer une vérité biblique juste à la place où se trouve le flacon. Il est à la mauvaise place. Il n'a pas plus

à faire là que le voleur dans la maison de l'honnête Quaker. Nous ne sommes point surpris de trouver un flacon de poison alcoolique sur le comptoir d'une auberge dont le tenancier a l'«autorisation» vendre la dose mort par mesure. Mais nous sommes surpris de le voir sur la table ou sur le buffet de celui qui professe être dirigé par l'esprit et les enseignements de la Parole de Dieu. Cette bouteille est justement sur le chemin de cette parole inspirée de St.-Paul: «Il vaut mieux ne manger point de chair, ne boire point de vin, et s'abstenir de tout ce qui peut faire tomber son frère, ou le scandaliser, ou l'affaiblir.» Ce texte doit être mis hors de la Bible des chrétiens, ou la bouteille doit disparaître de la table des chrétiens. Le texte ne peut être enlevé; mais la bouteille doit disparaître.

Ce passage est si simple en lui-même qu'il ne laisse place à aucun doute. Il enseigne le tendre et bienfaisant principe que l'abstention de choses qui sont nécessairement nuisibles aux autres a la valeur d'un devoir moral.

Ceci paraît tout d'abord une doctrine bien radicale; mais un conservateur tel que le prof. Hodge, de Princeton, a défini ce texte comme enseignant que les choses qui ne sont pas toujours mauvaises en elles-mêmes doivent être mises de côté, par égard pour le prochain. Il dit qu'un homme de bien n'usera jamais de sa liberté légale, lorsqu'il pourrait en résulter inévitablement un mal moral. Nous ne devons jamais mettre une pierre d'achoppement sur le chemin du prochain. Les hommes de bien sont tenus de sacrifier chaque chose et toutes les choses qui sont contraires à la gloire de Dieu, et nuisibles aux intérêts de l'humanité.

Il serait facile de prouver que les boissons alcooliques sont nuisibles à ceux qui en usent. Le fameux athlète Tom Sayers fut un jour interrogé par un monsieur qui lui dit: «Eh bien! Thomas, je suppose que lorsque vous êtes à l'œuvre, vous mangez des biftecks en abondance, et que vous buvez du porter et de l'excellente bière?»

Le boxeur répondit: «Dans mon temps, j'ai bu plus qu'il ne me convenait; mais quand j'ai des *affaires*, il n'y a rien de tel que de l'*eau froide* et les *haltères*.» Après s'être retiré des «affaires», il se mit à boire et mourut ivrogne. L'eau faisait de lui un Samson; l'alcool le coucha dans la tombe. Pour jouir de la santé et vivre longtemps, «il est bon de ne pas boire de vin»; et pour ce qui concerne les autres, *l'abstinence totale est une vertu chrétienne*.

Le mal inhérent à l'usage des boissons alcooliques est double. 1. Il expose au danger l'homme qui s'y habitue; car aucun homme n'a jamais eu l'*assurance* de son Créateur de pouvoir jouer avec le *serpent* qui repose au fond de la coupe, sans en être piqué. 2. Cet usage est une pierre d'achoppement que nous posons dans le chemin de celui que nous devons aimer comme nous-même.

Nous émettons donc la pensée qu'aucun homme n'a moralement le droit de faire aucune chose dont l'influence est certainement et inévitablement nuisible à son prochain. J'ai légalement le droit de faire bien des choses, que je ne puis pas faire comme chrétien. J'ai le droit légal de prendre de l'arsenic et d'avalier des strychnines, mais je n'ai pas le droit moral de commettre un suicide. J'ai légalement le droit de fréquenter le théâtre. Aucun officier de police ne se tient à la porte pour m'en exclure, ou n'essaye de me chasser, tant que ma conduite est convenable et décente. Mais je n'ai pas le droit moral d'aller là; non-seulement parce que

je pourrais voir et entendre des choses qui souilleraient ma mémoire pendant des jours et des mois, mais parce que tout cet établissement brillamment orné, avec ses attractions sensuelles, est pour beaucoup de jeunes personnes le Maëlstrom béant qui les entraîne à la perdition. La pièce d'argent que je donne au guichet est ma contribution qui soutient un établissement dont les sombres fondations reposent sur des milliers d'âmes assassinées. Leur sang souille ces murailles, et de cet abîme, ils sont tombés dans un autre abîme d'où il ne s'élève jamais un chant de joie. Maintenant, je vous le demande, quel droit ai-je d'entrer dans un lieu où les tragédies qui sont jouées devant moi par des femmes peintes et des hommes dissolus, ne sont rien, comparées aux tragédies d'âmes perdues qui sont mises en actes chaque soir dans cette maison? Quel droit ai-je de soutenir par mon argent et ma présence cette maison de tuerie morale, et d'aller au théâtre moi-même pour en inciter d'autres à me suivre?

Maintenant, d'après le même principe (non point tant par propre conservation, mais pour éviter ce qui est nuisible aux autres), quel droit ai-je de soutenir ces établissements où le poison-liqueur est vendu? Quelle raison ai-je de défendre leur droit de vente, de patroniser leur trafic, ou même d'appuyer en quelque manière le *système entier* de boire des *stimulants alcooliques* à la maison ou hors de chez moi? Si le verre de vin qui est sur ma table induit quelque jeune homme, ou quelqu'un qui est enclin aux stimulants, dans la dissipation, alors, sans y penser, je tends un piège contre sa vie. Je suis un tentateur. Je donne ma sanction à l'usage, et je l'induis directement à prendre part à la bouteille, démon qui étincelle devant lui d'une manière si séduisante. Si le contenu de cette bouteille fait broncher mon frère, c'est sur moi qu'il tombe. Si, au sortir de ma table, il commet quelque outrage sous les effets de ce stimulant, je suis, à un certain degré, coupable de cet outrage. Je suis son associé pour tous les coups qu'il donne, pour tous les serments qu'il peut prononcer, ou pour toute blessure qu'il peut faire au cœur de ceux qu'il aime, pendant qu'il est sous le charme de mon verre de «Cognac» ou de «Bourgogne» Je lui ai donné le stimulant pour faire ce qu'il n'aurait point fait sans cela. L'homme qui porte la bouteille aux lèvres de son prochain est responsable pour ce qui sort de ses lèvres sous l'influence de la boisson, et est responsable aussi, pour tout outrage que la victime de la coupe peut perpétrer durant sa folie temporaire.

En vue de la question qui nous occupe, est-ce trop de demander à tout chrétien et à tout homme de bien de s'abstenir entièrement de ce qui peut enivrer? Pour l'amour de vos enfants, faites-le. Pour l'amour d'un frère, d'un mari, d'un ami; pour l'amour de ceux qui copieront votre exemple; pour l'amour des faibles qui sont tentés et ne savent pas dire: «Non!» pour l'amour de vos compagnons de route qui se rendent au tribunal de Dieu, et marchent vers le monde éternel; ne *touchez pas* le démon de la bouteille, sous l'apparence brillante de laquelle la perdition cache son dard de serpent!

C'est pour l'ancienne abstinence totale que nous plaidons. Nous la demandons, comme Paul le fit, pour ceux qui «tombent». O ceux qui bronchent! ceux qui tombent! Nous n'osons pas parler d'eux. Cela toucherait trop profondément un grand nombre d'entre nous. Cela révélerait trop de naufrages—naufrages que les anges ont pleurés.

Ce serait ouvrir des tombes dont le vert gazou cache à la vue ce que beaucoup de survivants aimeraient oublier. Cela nous rappellerait tant d'amis de collège qui sont descendus à la force de l'âge, dans la sombre nuit du tombeau.

Et aujourd'hui, je vois cette plaie sociale envahir nos maisons, nos rues, entrer dans les habitudes journalières de la vie avec un pouvoir redoublé! Puissent tous les parents prohiber la bouteille de leurs maisons! Puisse retentir de toutes les chaires et de toutes les tribunes l'ancien cri d'avertissement: «Ne regarde point le vin quand il est rouge, et quand il fait voir sa couleur dans la coupe, et qu'il coule aisément; car *à la fin* (trad. de Lausanne) il mord comme un serpent, et pique comme un basilic.» *A la fin! A la fin!* Mais qui pourra dire quand cette fin se terminera? Quand entendra-t-on la dernière plainte des victimes de la boisson? Quand la dernière horreur s'emparera-t-elle de ces âmes infortunées?—*T. L. Cuyler.*

LA FLÈCHE AIGUE DU RÉVÉREND CHRISTMAS EVANS.

Le Rév. Christmas Evans, prédicateur distingué de la principauté de Galles, rencontra de grandes difficultés dans ses efforts en faveur de la tempérance, chez ses frères, les ministres, qui n'avaient pas la volonté de faire un sacrifice complet. L'un d'entre eux surtout, un M. W—, de A—, lui était obstinément opposé. M. Evans se prépara à le rencontrer. Il «aiguisa une flèche» et la mit dans son carquois. Un jour il dut prêcher, et, comme d'habitude, on vint de près et de loin pour l'entendre. M. W—, de A—, était là aussi, mais, comme s'il soupçonnait une attaque, il dit d'abord qu'il ne serait pas présent pendant que M. Evans prêcherait. Pourtant, telle était la fascination, qu'il ne put se tenir à l'écart. Il se glissa secrètement sur la galerie où l'œil du prédicateur,—car il n'avait qu'un œil—qui l'avait longtemps cherché, le découvrit enfin. Tout se passa comme d'habitude jusqu'au moment de lancer la flèche, ce qui fut fait artificieusement et d'une manière inaperçue.

«J'ai fait un songe étrange l'autre nuit,» dit le prédicateur. «Je songeais que j'étais dans le Pandémonium, la chambre privée de Satan. Comment j'y arrivai, c'est ce que je ne sais pas; mais j'étais là. Il n'y avait pas longtemps que j'y étais, lorsque j'entendis frapper à la porte avec un bruit foudroyant. «Béelzéboul! Béelzéboul! il vous faut venir sur la terre au plus vite.»—«Mais, qu'y a-t-il donc?»—«On envoie des missionnaires prêcher aux païens!»—«Ils font cela? Mauvaise nouvelle! J'y vais tout de suite.» Béelzéboul partit et se rendit au lieu d'embarquement, où il vit les missionnaires, leurs femmes et quelques caisses de Bibles et de traités, mais, en tournant autour, il vit une rangée de barriques, empilées les unes sur les autres, sur lesquelles on lisait: Eau de genièvre, Rhum, Eau de vie, etc. «Voilà qui va bien,» dit-il, «soyons sans crainte. Ces barriques feront plus de mal que ces caisses ne feront de bien.» En disant cela, il reprit son vol vers l'enfer. Après un moment, on cria de nouveau: «Béelzéboul, ils forment des Sociétés bibliques!»—«Alors il faut que j'aïlle.» Il alla et vit deux dames qui allaient de maison en maison distribuer la Parole de Dieu. «Ça n'ira pas bien,» pensa-t-il; «mais il faut que je prenne garde au résultat.» Les deux dames visitèrent une dame âgée qui reçut la Bible avec beaucoup de respect et de remerciements. Satan s'arrêta près de là et quand les dames furent

loin, il vit la vieille femme venir sur sa porte, regarder autour d'elle pour s'assurer qu'elle n'était pas observée. Elle mit ensuite son chapeau, et, avec un petit paquet sous son tablier, courut au cabaret voisin où elle mit en gage sa Bible neuve pour une bouteille d'eau de vie. «Voilà qui va bien,» dit Béelzéboul. «Il n'y a rien à craindre maintenant.» Et il retourna en son lieu. On entendit de nouveau heurter et des appels pressants. «Ils forment des sociétés de tempérance!»—«Des sociétés de tempérance! qu'est-ce que c'est que cela? J'irai et je verrai.» Il alla et vit, et s'en retourna en murmurant: «Cela ne fera pas grand mal, à moi ou à mes gens. Ils défendent l'usage des liqueurs fortes, et ils ont laissé à mes gens pauvres la bière et le porter, et aux riches le vin; il n'y a rien à craindre maintenant.» De nouveau, un plus grand coup à la porte, et un appel plus pressant. «Béelzéboul, il vous faut venir tout de suite, ou tout est perdu! Ils forment des sociétés d'abstinence totale.»—«Par mes satellites, qu'est-ce que cela veut dire?»—«Ne pas boire aucune liqueur enivrante. La seule boisson est l'eau.»—«Voilà certes de mauvaises nouvelles. Il me faut aller voir cela.» Et c'est ce qu'il fit; mais il retourna bientôt satisfaire la curiosité de ses légions qui étaient toutes sur le qui vive. «Oh!» dit-il, «ne soyez pas alarmés. Il est vrai que c'est une affaire malencontreuse, mais elle ne se répandra pas beaucoup maintenant, car tous les pasteurs sont contre, et M. W— de A— (lui jetant de son œil un regard d'aigle) est à leur tête.»—«Mais je ne serai pas plus longtemps à leur tête», cria à haute voix M. W—, et, allant avec calme près de la table de communion, il signa l'engagement d'abstinence totale.

Corbeille d'Argent.

«UNE parole dite à propos est comme des pommes d'or dans des paniers d'argent.» Prov. 25:11.

—IL ne faut parler de soi-même ni en bien ni en mal.—*La reine Christine.*

—TELLE est une personne intérieurement, tel elle juge extérieurement.

—IL ne faut pas une personne bien subtile pour découvrir une faute; mais pour indiquer la meilleure conduite qu'on ait à tenir, il faut qu'une personne ait un jugement sanctifié, aidé par l'Esprit de Dieu.

—UN porc (abomination pour un Mahométan), entra un jour dans une mosquée par une porte entr'ouverte, et courut à travers tout l'édifice avant qu'on put l'en chasser. Le temple était horriblement souillé, suivant la croyance des fidèles. Que pouvait-on faire? Le prêtre expliqua que la mosquée était si sainte que le porc fut transformé en agneau tout le temps qu'il passa dedans, mais de nouveau en porc lorsqu'il en sortit. Cette théorie satisfait tout le monde. Ces prêtres sont presque aussi ingénieux que quelques-uns de nos prédicateurs modernes, qui pensent que les lotteries sont parfaitement juste dans une église, smais un terrible péché dans une autre maison.

NÉCROLOGIE.

L'Ennemi qui sera détruit le dernier, c'est la Mort. 1 Cor. 15:26.

AUFRANC.—Décédée au Locle, Neuchâtel, le 25 mai, Mme. Catherine Aufranc, née Vilquez, veuve d'Abram Louis (mère de frère Aufranc), à l'âge de 62 ans.

LES SIGNES DES TEMPS

Le septième jour est le repos de l'Éternel, ton Dieu.

BALE (SUISSE), JUIN 1881.

SOMMAIRE.

	PAGE
ARTICLES VARIÉS.—Histoire du Massacre de la St.-Barthélemy en 1572.	177
La Parabole du Semeur.	178
Infailibilité du Pape.	179
Une Conversation concernant la Destinée de l'Homme.—Faits concernant Sheol.	180
Baptême à Hohwald, Alsace.	190
Un Aveu.	192
Dieu m'a abandonné!	192
La Plaine d'Esdraëlon.	189
Rapports Miss. de Bâle et de Tramelan.	192
A LA JEUNESSE.—Alexandre le Grand.—Le Passage de l'Hellespont.	181
Délivrance Providentielle.	181
Le Corbeau mort.	182
ÉCOLE DU SABBAT.—Questions Bibliques.	182
Leçons sur l'Histoire du Nouv. Testament.	183
ARTICLES DES RÉDACTEURS.—Confession des Péchés.	184
Réponse à trois Correspondants Darbyistes (en sept chapitres)—Fin.	184
Pensées Critiques et Pratiques sur l'Apocalypse.—Exp. du Chapitre 16: 16-21.	188
TEMPÉRANCE.—Une Attaque contre le Flacon.	190
La Flèche Aiguë du Rév. Christmas Evans.	191
NÉCROLOGIE.—Catherine Aufranc.	191

FIN DU VOLUME.

NOUS terminons par ce numéro-ci, la cinquième année de notre journal. Nous avons lieu de remercier Dieu pour l'assistance qu'il a accordé à notre œuvre jusqu'à maintenant. Nous avons eu à lutter contre des difficultés qui nous paraissent parfois insurmontables; mais Dieu nous a aidé jusqu'à présent. Nous regardons en arrière avec gratitude pour les grâces reçues et pour le bien qui a été accompli, et nous considérons l'avenir avec courage et espérance. Il n'a été publié aucun numéro de notre journal duquel nous ne puissions dire que c'était le meilleur qu'il nous était possible de faire. Nous sentons que chaque numéro a plusieurs imperfections; mais nous avons fait tout ce que nos ressources nous permettaient, pour que chaque numéro fût digne de la cause sacrée que nous cherchons à soutenir.

Le grand objet de notre journal est de porter les hommes à se préparer pour le Jugement et nous avons l'intention de ne jamais nous départir de ce but. Nous espérons rendre le nouveau volume plus intéressant et plus instructif qu'aucun de ceux qui l'ont précédé. Nous n'épargnerons ni travail, ni dépenses qui soient en notre pouvoir de faire dans l'accomplissement de ce dessein. Nous demandons la cordiale coopération de tous les lecteurs de notre journal. Nous les prions de bien vouloir le signaler à l'attention de leurs voisins et de leurs amis. Nous réclamons leur assistance pour nous soutenir dans l'envoi gratuit de notre journal à beaucoup de nouveaux lecteurs, et par dessus tout, nous leur demandons de nous soutenir par leurs prières, et de confirmer l'excellence des vérités qu'ils ont apprises par notre journal en les pratiquant dans leur vie.

AVIS.

Nous envoyons notre journal gratuitement à un grand nombre de personnes qui nous ont priés de le faire. Mais nous craignons que quelques-uns de ceux qui le reçoivent ainsi n'y prennent aucun intérêt.

Nous prions en conséquence, ceux qui ont ainsi reçu notre journal, pendant plusieurs mois, de nous envoyer une carte postale pour nous dire s'ils désirent ou non le recevoir. Ceux qui désirent continuer de le recevoir, mais qui ne peuvent pas le payer, le recevront encore gratuitement, s'ils veulent bien nous écrire; mais nous ne désirons pas envoyer notre journal à ceux qui n'éprouvent aucun intérêt à sa lecture. Cela coûtera peu de temps et d'argent pour répondre à notre requête; nous conclurons que ceux qui n'y feront pas attention, ne sont pas intéressés à notre journal, et nous discontinuerons conséquemment de le leur adresser. Nous avons cette confiance que tous trouveront notre requête raisonnable, et qu'aucun ne négligera de s'y conformer.

ROUMANIE.

Nous avons été heureux de recevoir, il y a plusieurs mois, les communications de fr. Aslan, en Roumanie, que nous avons données dans LES SIGNES. Nous avons également reçu de lui, avec plaisir, plusieurs spécimens de traités imprimés par ses soins, en langue roumaine. Nous ne pouvons pas lire ces traités; mais leurs titres nous font supposer que ce sont des traductions de quelques traités tirés de notre catalogue. Nous éprouvons le plus grand intérêt pour ceux qui gardent les commandements de Dieu en Roumanie, et nous espérons que le temps n'est pas éloigné où nous pourrions entrer en relation plus intime avec eux.

RAPPORT MISSIONNAIRE DE BALE.

(AVRIL ET MAI).

LES SIGNES expédiés	2,432
„Stimme der Wahrheit“ expédiés	1,204
Lettres imprimées	2,826
Lettres missionnaires écrites	16
Lettres missionnaires reçues	38
Abonnements aux SIGNES	11
“ au „Stimme“	2

RAPPORT DE TRAMELAN.

LES SIGNES distribués et expédiés	49
„Stimme der Wahrheit“	355
Lettres imprimées	241
Lettres reçues	3
Pages de traités distribués	870

UN AVEU.

L'ORIGINE païenne de presque toutes les cérémonies et superstitions catholiques est aujourd'hui suffisamment établie pour les hommes instruits. Mais retrouver l'aveu naïf et sans réticence de ces emprunts compromettants sous la plume d'un membre autorisé du clergé romain est chose assez rare et assez étrange pour que nous le fassions remarquer. C'est à ce titre que nous donnons la citation suivante d'un livre tout récent qui a reçu l'approbation louangeuse de plusieurs évêques et prélats. Cet ouvrage est l'histoire de l'Église (catholique) de Montauban, par l'abbé Camille Daux, missionnaire diocésain de Saint Théodard.—Après avoir fait l'énumération des quatorze sources miraculeuses qui sont en grande réputation dans l'ancienne province du Quercy, et après avoir reconnu qu'auprès de chacune d'elles se retrouve des vestiges du culte païen des druides, l'au-

teur ajoute: «Dans plusieurs de ces localités, nombre de personnes viennent chaque année demander à ces eaux la guérison de diverses maladies. Nous n'entendons pas traiter de superstitieuses toutes ces pratiques d'une crédulité trop naïve. Auprès de la plupart de ces piscines, se trouve aujourd'hui une église, un oratoire champêtre; leur dénomination est presque toujours celle d'un saint. La religion chrétienne, en prenant au druidisme ses monuments, les a purifiés: la superstition fit place à la foi. Comme les papes ont fait de Jupiter tonnant la statue de saint Pierre, comme les mosquées ont été transformées en temples catholiques, sur les vestiges des grossières religions primitives les premiers apôtres élevèrent d'ordinaire nos édifices religieux, établirent les principales pratiques du culte.»—On croit rêver en lisant de tels aveux.—*Le Christianisme au XIX^e siècle.*

DIEU M'A ABANDONNÉ.

Un homme se tient près de la cheminée, il a chaud:—«Voilà un feu qui chauffe admirablement,» dit-il. Un moment après, il s'éloigne jusqu'à l'autre bout de la pièce; il a froid:—«Ce feu ne chauffe plus bien,» dit-il.—«Si,» lui répond-on; «le feu est aussi brillant que tout à l'heure, seulement vous vous en êtes éloignés.» De même, bien des gens s'écrient: «Dieu m'a abandonné!»

Non, ce sont eux qui se sont éloignés de Dieu, voilà tout!—*Semeur Vaudois.*

CATALOGUE DES PUBLICATIONS FRANÇAISES.

LA SOCIÉTÉ DES ADVENTISTES DU SEPTIÈME JOUR tient en vente les brochures et les traités suivants:

1. *Le Règne Millénaire.† 16 pages. 10 cts.
2. *Le Second Avènement; Objet et proximité de cet Événement, et Manière dont il aura lieu. 32 pages. 20 cts.
3. *Les Deux Trônes, représentant le Royaume de la Grâce et le Royaume de la Gloire. 32 pages. 20 cts.
4. *Le Jugement, ou les Enseignes de Daniel conduisant vers la Sainte Cité. 16 pages. 10 cts.
5. *Le Sanctuaire de la Bible.† 20 pages. 15 cts.
6. *Quel Jour Observerez-vous et pourquoi? 8 pages. 5 cts.
7. Explication de Matthieu Vingt-Quatre, ou Signes frappants de la Seconde Venue de Christ. 56 pages avec couverture. 50 cts.
8. Le Sabbat de la Bible.† 32 pages. 20 cts.
9. Le Premier Message d'Apocalypse.† 16 pages. 10 cts.
10. Le Second “ “ “ “ 10 cts.
11. Le Troisième “ “ “ “ 32 “ 20 cts.
12. Perpétuité des Dix Commandements. 40 pages. 25 cts.
13. *Les Souffrances de Christ. 32 pages. 20 cts.
14. *Les Deux Lois.† 16 pages. 10 cts.
15. La Loi et l'Évangile. 16 pages. 10 cts.
16. Le Sabbat dans la Prophétie. 32 pages. 20 cts.
17. *La Vérité Présente. 24 pages. 15 cts.
18. *L'Esprit de Prophétie. 16 pages. 10 cts.
19. Le Mémorial du Créateur. 16 pages. 10 cts.
20. Le Salut par Christ. 16 pages. 10 cts.
21. Christ dans l'Ancien Testament. 16 pages. 10 cts.
22. *Pouvons-nous Savoir?† 8 pages. 5 cts.
23. L'Avènement de Christ, sa Nature et la Purification du Sanctuaire. 48 pages. 30 cts.
24. Le Septième Jour. 8 pages. 5 cts.
25. *La Fin est-elle proche? 8 pages. 5 cts.
26. *Le Sabbat de l'Éternel.† 16 pages. 10 cts.
27. *L'Homme est-il Immortel?† 8 pages. 5 cts.

Les traités marqués d'un astérisque (*) sont aussi imprimés en allemand, et ceux qui sont marqués d'une croix (†) sont imprimés en italien.

S'adresser: Mr J. N. ANDREWS, Bureau des SIGNES DES TEMPS, Bâle, Suisse.